

Olivero Garlasseri a besoin de toute notre attention

Sébastien D. Gendron

1 - Première partie

1. Int jour - Appartement de Garlasseri

À proprement parler, il s'agit d'un loft.

Attention : pas le loft du cinéma français des années 80, parquets à perte de vue qui agrandissent l'espace et décoincent les perspectives jusqu'à la baignoire sabot, résumé chic de salle de bain, essemblée sur sa plomberie à nu, longs murs interminables percés de quatre fenêtres Petit-Trianon avec pléthore de moulures et dorures au lingot, cuisine américaine à claire-voie, avec faux zinc sur lequel on ne s'accoude jamais pour dîner à cause des miettes pour lesquelles rien n'a jamais été prévu.

Non. En fait, l'appartement au milieu duquel Olivero Garlasseri est en train de réfléchir, bien que dépouillé de toute fioriture, n'est pas tellement photogénique. L'appartement au centre duquel Olivero Garlasseri met son cerveau en ébullition, ressemblerait davantage à une piscine sans bassin, un musée d'art moderne sans exposition : un palais aseptisé du décorum que l'on a trop l'habitude d'attendre en ce genre d'endroit.

Pour être tout à fait exact, l'appartement dans le nombre duquel Olivero Garlasseri se concentre pour faire sortir de son esprit une pensée constructive, est totalement vide. Si l'on voyait l'endroit au travers de l'œil de bœuf collé à la porte d'entrée qui s'ouvre sur ce chantier du néant, on pourrait croire qu'Olivero Garlasseri y pleure l'enlèvement à peine terminé de son mobilier par quelque cambrioleur de goût.

Fourni au sol d'immenses dalles blanches en ciment marocain que divisent un quadrillage de joints gris anthracite, l'appartement d'Olivero Garlasseri n'est qu'un gigantesque escalier aux marches démesurées. Plus précisément, un escalier aplati, donnant leur chance à cinq niveaux de s'élever jusqu'à une mezzanine qui entoure et surplombe toute la pièce, une dizaine de mètres au-dessus de nous, une dizaine de mètres par-delà l'épaule d'Olivero Garlasseri qui commence tout juste à trouver un cheminement correct à l'idée qui l'a assis là il y a maintenant plusieurs heures.

Autant dire que cet appartement n'a pas dimension humaine.

Mieux : autant dire qu'il y faudrait le débarquement d'une foule pour faire justice à son potentiel d'habitation. D'ailleurs, si Olivero Garlasseri voulait bien se donner la peine de faire ne serait-ce qu'un mouvement pour prouver que lui du moins est bien là, son domicile ressemblerait déjà plus à un lieu de vie et non à une usine désertée, javellisée puis ripolinée.

Mais si Olivero Garlasseri justement ne fait pas le moindre geste, c'est parce que l'idée qui le turlupine le turlupinera jusqu'à ce qu'il l'ait totalement circonscrite. Il paraît donc inutile d'aller le déranger pour le moment, et puisque notre présence ne semble pas l'inquiéter et qu'il a eu la gentillesse de nous y accueillir, autant poursuivre la visite et ne se soucier de rien d'autre ; tâchons seulement de respecter le silence monacal du lieu.

Du haut de la mezzanine, si l'on se penche un peu par-dessus la rambarde tubulaire en aluminium brossé qui la sécurise, on perçoit la présence d'Olivero Garlasseri — vêtu d'un deux pièces velours noir et assis en tailleur en plein centre de la troisième marche — comme une tache d'encre de chine sur la feuille quadrillée et vide d'un cahier d'école.

Également, si l'on regarde en détail cette mezzanine, on découvre que ce plan rectangulaire et amplement troué en son centre, ne laissant de praticable que quelques mètres à peine en largeur, est tout aussi quadrillé et immaculé que le rez-de-chaussée qu'il domine. La lumière y est pareillement aveuglante et pas une porte dans les murs ne conduit où que ce soit.

Les gens qui s'y promèneraient seraient des gens en attente. En attente de bruit. En effet, si le silence est apaisant en temps normal, il est ici un défaut, un vide de trop qui confine à la psychose. L'envie de faire jouer à plein volume les éclats de cuivres du « Kid from Red Bank » de Count Basie peut vous prendre soudainement.

L'avantage que présente ce décor blanc réside dans le peu de description qu'il autorise. Même si l'on essayait, par le moyen littéraire le plus abusif, par une logorrhée de détails infimes comme aurait pu les lister un Perec sous influence, en s'attardant, au hasard, sur l'origine de fabrication de ces grandes dalles blanches, et combien les ouvriers ont sué sang et eau pour lisser la pâte à joint qui quadrille le sol, ou le nombre d'échelles et d'échafaudages qui servit à l'édification de ce ballroom, les vitriers qui y travaillèrent en se coupant les doigts sur la tranche acérée des longues baies, l'un d'eux n'ayant jamais autant souffert depuis la dernière guerre où il fut amené au camp de Drancy pour y voir toute sa famille éparpillée sous ses yeux alors que quelques années plus tard il devait retrouver une petite sœur rescapée grâce à cette célèbre émission de télévision sur les proches disparus et reprendre ainsi le cours normal d'une vie assommée de souvenirs douloureux, des cadeaux plein les bras et un chèque conséquent dans la poche dont il dépensa la totalité de la somme dans la semaine au casino de Deauville — même en développant sur de telles fuites, il est des endroits comme celui-ci dont le récit souffre vite du manque de dilatation.

En fait, ce gigantesque lieu qu'il serait possible d'habiter, mettrait facilement au défi l'imagination pourtant cavalcante de n'importe quel agent immobilier :

- Loue loft vide, blanc,
clair, 400 m2
- Loue grand loft très clair
avec mezzanine très grande
- Loue loft immense et blanc,
superbe et neuf
avec une mezzanine
superbe et grande.
Le tout vide
- Loue loft de dimensions impressionnantes
avec rien dedans et plein d'idées à y mettre
- Loue loft désert, blanc,
trop clair presque aveuglant
avec beaucoup trop de place
- Loue piscine à remplir
pouvant éventuellement servir
de musée d'art moderne
pour galeriste ambitieux
- Loue usine
- Loue blanc
- Loue endroit à définir
- Loue
- Prête
- Laisse
- Libère
- Donne
- Abandonne
- Paye tout repreneur
- Cède contre petit viager
en Bourgogne

Cet appartement pourrait ainsi inspirer plusieurs sortes de vertiges, tant verticaux qu'horizontaux, des craintes multiples pouvant vite se transformer en phobies dont celles de l'envahissement par le vide, de l'étouffement par le chaos, du dessèchement cutané, de l'hygiène visuelle, de l'aveuglement par la clarté ou plus modestement du trouble que l'on peut ressentir face aux escaliers.

Cependant, tant de nudité, tant de dépouillement et si peu d'endroits où disparaître sur un si vaste périmètre ne semblent pas inquiéter Olivero Garlasseri qui, nous le rejoignons maintenant au rez-de-chaussée, redresse justement la tête, la lève totalement et vient poser ses yeux sombres sur le plafond. Il semble qu'Olivero Garlasseri ait enfin trouvé ce pour quoi il réfléchissait jusque-là et il faut bien le connaître pour s'apercevoir qu'il vient tout juste de

cligner des paupières, signe qu'il est en état de reprendre une communication normale avec le reste du monde.

C'est d'ailleurs à cette observation que l'on notera toutes les ressemblances qu'il peut y avoir entre l'habitation et l'habitant, l'un pouvant être l'allégorie ou la réflexion de l'autre, l'un inspirant aussi peu la pyromanie que l'autre. On trouvera l'image inepte mais songez un court instant : un pyromane s'introduit discrètement dans cet espace pendant l'une de ces séances où son propriétaire s'est figé en *Penseur*. Le fou pose ses bidons à terre et enfle ses gants en souriant déjà aux délices qui l'attendent. Puis il arrose le sol de carburant qu'il regarde s'épandre et colorer d'un rose violacé les dalles muettes, il craque une immense allumette et la jette dans la flaque explosive de la main droite tout en se masturbant frénétiquement avec la gauche. Une flamme démesurée s'élève dans une profonde déflagration qui fait à peine vibrer les glaces, et avant même que le maniaque n'atteigne l'orgasme, l'incendie meurt de faim, de n'avoir rien trouvé à manger, meurt de n'avoir rien pu déranger ni personne. Point final d'une carrière jusque là applaudie par une presse affolée, des pompiers sacrifiés et un service de police criminelle impuissant, le pyromane se retire à genoux de l'appartement intact, sort dans la rue et se jette sous le premier taxi venu.

L'instant est maintenant solennel. Olivero Garlasseri vient de baisser la tête. Il la tourne vers nous, lève ses yeux noirs vers les nôtres stupéfaits et on comprend alors, brusquement, que cette soudaine mobilité de notre point central n'est due qu'à une seule chose : l'homme va parler.

Alors, tel l'acteur oublié qui revient de la poussière pour nous raconter ce que nous ignorons, la foule grouillant et frissonnant alentour, il prend son temps. Il cligne très lentement des yeux et ses mâchoires se desserrent dans un geste si lourd qu'on dirait des bras trop musclés. On sent déjà la langue presque morte recevoir les ordres affolés du cerveau en une série d'électrochocs brutaux et recommencer à vivre après cette apnée excessive. Enfin toutes les fibres et tissus du visage se démarbrent et Olivero Garlasseri prononce d'une voix que l'on dirait sortie de la caverne de Platon, une simple phrase en forme de frustration pour le lecteur qui a eu la patience de nous suivre jusqu'ici :

OLIVERO (*calme et sourd comme un blessé de guerre*)
Il est temps d'aller voir Pols !

2. Int jour - Boutique de l'antiquaire Pols

La boutique de l'antiquaire Pols est au capharnaüm ce que l'appartement d'Olivero Garlasseri est au dégarni. Et il en va de même de l'ambiance sonore et de la fréquentation du lieu. Ici, les gens se bousculent en une foire bruyante, pour acheter des babioles vieillissantes et sans intérêt, à des prix insensés : le tarif d'un bouchon de carafe ébréché ayant appartenu à une fiole fantôme du début du siècle surclasse d'un zéro celui d'une armoire normande qui acheva sa vie comme poulailler chez un agriculteur du Var. On trouvera, sans plus d'étonnement, un

ensemble de chaises dépareillées et en nombre impair entourant une table de camping datant des premiers congés payés sur laquelle repose un chat en fer blanc gondolé par on ne sait quel accident ménager, le tout ne pouvant être vendu séparément, le tout dépassant de loin la valeur déjà inestimable d'un misérable téléphone-standard russe lui-même pompeusement daté des premiers kolkhozes auquel il manque tous les câbles. Quant au buste en plâtre écaillé que l'on aperçoit là-bas, perché sur cette grotesque colonne dorique de stuc rose, c'est bien celui du ténancier, auto-portraité lorsqu'il était élève aux Beaux-Arts de Bordeaux et qu'il appartenait au FLPHCL (Front de Libres Pensées des Hommes à Cheveux Longs), mouvement impétueux qui métamorphosa une nuit la façade de l'école en immense perruque sur laquelle pendait un peigne démesuré et où étaient collées de petites plaques de tulle ternies figurant le squame pelliculaire de la toison ; pour parachever l'œuvre, on avait aussi disposé dans quelques endroits cachés du bâtiment un certain nombre de seaux remplis d'un composé chimique savant imitant à la perfection cette odeur d'excès de sébum qui donne aux américains l'impression que le français est un être chic mais affreusement sale. Une installation qui avait permis au directeur de l'époque de dissoudre le mouvement mais de vider du même coup la moitié des élèves de son établissement sur le trottoir d'en face. Comme il était malaisé de dispenser des cours de technique du trait avec un modèle nu posant face à des apprentis dessinateurs absents et des professeurs privés de correction, M. Balzin rectifia le tir, revint légèrement sur sa décision et réorienta la punition — puisque exemple il devait y avoir — sur une autre association, toute aussi pacifiste mais beaucoup moins fréquentée. Lorsque les cours reprirent enfin, on ne comptait que trois absents au total, qui étaient restés sur le trottoir et avaient changé les slogans de leur manifestation à l'effectif désormais réduit : de « Vous avez besoin des Cheveux Longs pour vivre, nous sommes une raison sociale! », ils étaient passés à « Vous avez besoin des crédits de l'Etat pour nous permettre d'étudier, réclamez! ». Ou peut-être étaient-ils déjà présent au même endroit la semaine précédente, juste un peu débordés par les emperruqués.

Au milieu de la boutique de Pols, il y a Pols lui-même. Il passe ses journées vautré dans cet immense lit-bateau auquel il manque un pied, ce qui lui permet de le faire boiter quand le poids de son corps se déporte légèrement et ainsi de se bercer jusqu'au sommeil qu'il s'offre durant un quart d'heure toutes les heures alors que la foule des snobs, riant déjà des mille huit cent cinquante quatre francs et quarante centimes qu'ils vont jeter dans ce coquetier en plâtre, troupeau d'éléphants désorientés se déplaçant dans un magasin où tout ce qu'ils casseront sera une assurance de plus-value.

Pour l'heure, un ancien cahier de compte à la couverture tissée de noir et estampillée de l'année 1918 sur les genoux, Pols est occupé à conter ses mémoires à l'aide d'une plume de paon au bout de laquelle il a enfilé une pointe Bic et son tubulaire d'encre grasse. D'épaisses lunettes dont la monture nous donne à penser qu'il s'agissait de lunettes de soleil mais dont l'absence totale de verre ne nous autorise aucune certitude, ne cessent de glisser sur

son nez. De la brusquerie avec laquelle il les remonte pour revenir derechef à son récit, du regard sombre et fumasse, on pourrait induire que cet homme a une existence hors du commun à relater. Mais ce n'est pas l'intensité de sa vie qui lui donne cet air si concentré et furieux, c'est juste que ses lunettes l'agacent et que passer son doigt toutes les quatre secondes pour les remonter devant ses yeux, lui donne l'impression de perdre un temps précieux, déjà bien handicapé qu'il est par ce besoin sans cesse renouvelé de dormir.

D'ailleurs, si Olivero Garlasseri ne franchit pas à son tour le pas de cette boutique dans quelques instants pour venir à son chevet sans prévenir et demander sa ration de philosophie polsienne, Pols-l'écrivain va bientôt se faire doubler par Pols-le penseur en repos. Il sent déjà venir le besoin de déplacer du poids vers le bout du lit-bateau, le besoin de se faire tanguer, le besoin de voir la proue en forme de statue de Morphée-aux-seins-nus — car chez Pols, Morphée est femme — les mains en brise-lames, se détacher des vents pour grimper sur le pont, le geste plein de grâce, le buste lourd et veiné par les rugissants, s'avancer sur lui en rampant comme une femelle corrompue, la langue déjà pendante à l'approche des caresses buccales, les membres déjà agités par les spasmes du stupre, le souffle millénaire comme du laudanum en baiser, la chevelure en promesse de fouets lacérant ses épaules nues, le ventre affamé, esclave et appelant, tel le chant des Sirènes, le phallus du conteur en perdition, le sang battant dans toutes les artères comme une victime qui ne s'offre plus au vampire assoiffé mais le nargue, les lèvres en pincement de couteau-économe et les yeux regardant l'unique objet de sa montée à bord : le sexe turgescent, au gland surdilaté, prêt à exploser des étoiles filantes, de l'écrivain qui ne lutte déjà plus. Elle se couche sur le corps du Pols inanimé, glisse une main sous le drap et se saisit du glaive de vie qu'elle commence à presser comme en une demande d'ensemencement. La caresse lui arrache des râles de plaisir : c'est elle qui branle mais c'est elle qui glapit. Elle tire finalement la couverture du ventre de l'auteur endormi et rampe lentement à la découverte de la verge tressautant qu'elle engloutit. Et elle pompe, sans vergogne, en le regardant se tordre sous la douleur de l'orgasme qui s'immisce au long des mouvements. Pas de petites caresses avec la langue, pas de microscopiques morsures pour agacer l'ardeur, faire croire à la petite douleur extatique. Morphée connaît son maître : ce n'est pas un jouisseur, c'est un éjaculateur ; il ne veut pas attendre, pas profiter, il veut prendre et balancer d'un coup et que ce soit le meilleur possible. Alors pour achever l'animal, elle passe dans l'anneau de son fondement un doigt encore glacé par l'océan. L'autobiographe tressaute. Dans la bouche de Morphée, son sexe double de volume au même instant, on dirait un pipe-line bouché qui reçoit d'une giclée cent hectolitres d'huile noire. Et elle ne le lâchera pas tant qu'elle n'aura pas reçu toute la richesse du gisement au tréfonds de sa gorge. Elle sent contre ses lèvres le sang battre et le milliard de vies qui se pressent pour bientôt exploser en seconde salive. Elle ressert alors les lèvres et augmente l'allure de ce piston déchaîné. Ca y est, l'Andersen obscène vibre, elle va bientôt pouvoir saler son haleine

d'un autre embrun que celui des mers acariâtres. Elle sent déjà le goût de ce qui ne peut être retenu, les premiers petits homme-poissons qui ont pu franchir la maille du filet, la première goutte qui ne bondit jamais mais tombe du pylône en annonce du flot à venir. Un ultime frisson, une totalité de muscles qui s'agrippent en paralysie bétonnée et...

UNE VOIX DANS LE RÊVE (*pressante*)

Pols ! Pols réveillez-vous, j'ai un problème à vous soumettre !

Comme un film accéléré à l'envers, Morphée ouvre la bouche d'où sort le sexe au bord de l'apoplexie du navigateur mémorialiste, elle recule jusqu'au bout du pont et disparaît après un saut idiot et bizarrement dirigé derrière la proue du galion qui reprend très vite ses dimensions normales.

Pols ouvre les yeux et redécouvre son cirque et sa boutique qui se sont arrêtés autour de lui pour assister au spectacle : une bonne vingtaine d'acheteurs, les bras encombrés d'antiquités douteuses et la main pleine de cartes plastifiées et de billets colorés, entourent le lit, le sourire engageant et l'œil braqué sur l'impressionnant braquemard que Pols a sans aucun doute dénudé en lieu et place de Morphée. Il devait d'ailleurs être en train de simuler la bouche de la charmeuse, sa main est encore refermée autour de la tige décroissante. Maintenant, la déception se lit sur le visage des acheteurs qui ont l'habitude de voir la fin de l'exercice, certains après-midi, quand un jeune homme pressé ne vient pas déranger l'érotomane. D'ailleurs, Olivero Garlasseri est quelque peu malmené par l'assistance sur le départ qui le bouscule en quittant la piste aux étoiles déchues.

Dans les yeux de Pols, ce n'est pas tant la frustration qu'on lit, plutôt une sorte de déception d'avoir vu sa Morphée se transformer en homme. Ne pas finir dans Morphée, Pols en a l'habitude : il arrive souvent qu'une mère de famille troublée par la branlaison, se jette sur le pont à son tour, gifle violemment l'endormeuse et prenne sa place avec davantage de fougue encore. C'est le moment que Pols choisit pour se réveiller et prendre un double plaisir à exploser dans une femme que le mari regarde, sans bien savoir comment il réagira une fois la commode-clapier achetée. Un jour même, Pols fut réveillé ainsi par une petite vieille dont le mari, commode-clapier ou pas, fit un infarctus sur-le-champ. Et toute la clientèle applaudit aussitôt.

Finalement, un bolet mort dans la main, Pols tire la couverture sur sa puissance retractée et lève un œil déçu, donc, vers celui qui a un problème.

POLS (*déçu, donc*)

Bonjour, Olivero ! Qu'est-ce qui t'amène ?

OLIVERO (*s'asseyant sur le bord du lit*)

J'ai un problème dont il faut que je vous parle, Pols ! C'est assez important et j'ai besoin d'un avis franc. Je sais qu'ici je trouverai une réponse, je sais que vous en êtes capable, j'ai confiance en votre savoir.

Olivero Garlasseri sait comment parler à Pols, la chose paraît évidente. Mais il ne faut pas tiquer sur cette sorte

de protocole qui place le couple dans une position professeur/élève un peu naïve et convenue. Il s'agit d'un code entre eux, un accord tacite, un respect affiché donnant l'impression à Olivero de se conduire avec une respectueuse humilité face à l'incontestable connaissance de son ami Pols. Du reste, en dehors de ces visites intéressées, la relation entre les deux hommes est beaucoup plus simple : ils ne se voient jamais. Olivero attend d'avoir une question importante en tête, il y réfléchit ensuite le temps nécessaire et s'il ne trouve pas la réponse lui-même, il va la poser à Pols qui précédemment est resté boutiquier-fainéant, alternant les plumes, de la veille au repos, du repos à la veille et ne se levant que pour fermer le rideau de son magasin quand le dernier acheteur est parti ou qu'il l'a fait fuir. Olivero Garlasseri, lui, passe un quart de son temps à se poser des questions et les trois-quarts restant, il n'aime pas les objets. Pols a soixante quinze pour cent de son cerveau occupé par une certaine connaissance des choses, vingt pour cent par un unique fantasme onaniste et le reste n'est qu'accessoire. Il aurait tout aussi bien pu tenir une animalerie. Mais le commerce de bestioles blesées, ou mortes, ou affublées de maladies tropicales, à des prix exorbitants semblait plus ingrat que la gestion d'une décharge. À choisir, Pols a toujours voulu couler des jours paisibles en faisant ce qu'il voulait. Et puis, quand on possède la Méthode Américaine, on a déjà un certain avantage sur ses contemporains.

POLS (*calmement*)

Il est grave ce problème ?

OLIVERO (*emprunté*)

Moyennement ! Disons qu'il me cause certains soucis !

POLS (*hurlant à la foule des clients*)

Mesdames, Messieurs, chers clients ! Merci ! Merci infiniment pour votre déambulation mercantile qui, je dois l'apprécier, m'a aujourd'hui encore enrichie. Je ne sais comment vous dire ma gratitude, alors je ne puis que vous remercier et vous demander maintenant, avec toute la compréhension dont je vous sais capable de bien vouloir foutre le camp d'ici jusqu'à la réouverture demain matin comme chaque jour vers 10 heures ! Si l'un d'entre vous a une protestation à émettre qu'il n'hésite pas, je me ferai un plaisir de descendre, séance tenante, lui botter le cul !

Un temps, la foule des clients se gèle sensiblement. Les regards se voilent comme si chacun venait effectivement de prendre un des pieds de Pols dans le train. Puis, tout le monde se retourne vers le boutiquier et applaudit en souriant. Et aussitôt quitte le magasin comme si un farceur venait de hurler au feu ! — chose qui, dans un tel endroit, peu effectivement être pris avec sérieux et redoutation. C'est à ce moment là que Pols met pour la deuxième fois pied à terre dans la journée. Il va fermer le rideau de fer et revient aussitôt se glisser sous les couvertures.

La Méthode Américaine de Pols ne lui a pas été transmise par un quelconque citoyen venu d'outre-Atlantique, non plus qu'il ne l'a acquise en franchissant lui-même le grand océan — la plus grande distance que Pols aie jamais franchi sur un liquide fut celle, très courte, d'une

rive à l'autre du canal St Martin, un soir d'ivresse, après une malencontreuse chute à vélo depuis le quai de Jemmapes. La libération de Paris était déjà vieille de trente ans à cette époque et à part quelques touristes Yankee qui ne s'entouraient que d'eux-mêmes, les soldats et les écrivains étaient depuis longtemps repartis dans leurs pays où les attendaient des centaines d'avions cargos à destination d'Hanoï.

La rencontre eu lieu à Marne-la-Vallée, un jour qu'il s'y rendait, traîné par une coquine qui lui avait sauté sur le manche lors d'une sieste masturbatoire et qui lui rendait quelques visites assidues, se battant presque avec les autres clientes affolées pour être la première sur le décalottage. La petite avait réussi à l'emmener aux portes du temple de l'entertainment et il s'était laissé aller à dépenser quatre cent francs pour déambuler dans les fausses rues d'un faux pays peuplé d'étudiants schizophrènes qui, déguisés en Gooffy, Blanche Neige, Tic et Tac ou Esméralda asexués, continuaient de croire qu'il étaient les amis de Mickey et non ses employés. C'est parmi ces gens perturbés que Pols rencontra les initiateurs de la Méthode Américaine : au beau milieu de ce paradis de béton, d'autres êtres, tout aussi étudiants mais à peau humaine, poussés par une faim perpétuelle et un esclavagisme débridé, étaient chargés de mettre dans les manèges des troupes de touristes hilares. Pour que cette masse de joie inerte s'enfourne plus vite encore dans les attractions, ces jeunes gens habillés comme des chefs scouts les insultaient copieusement. Il ne manquait que le fouet et le foin. On était au début septembre, la période estivale était passée, on avait explosé la barre des cinq millions de visiteurs et les grands managers avaient la vigilance faiblarde. Alors, ces entraîneurs se défoulaient à tout va et le touriste allemand se faisait agonir sans perdre son sourire, le schleumark facile, la banane soutenant le bide à bière, le pantalon de survêtement suant à l'entrechuisse et la Scholl aussi apaisante sous la canicule préautomnale que l'ombre de la casquette Lowenbraü. Pols avait été fasciné de voir tout ce monde piétiner dans la même combine sans se rebiffer et sitôt rentré dans sa boutique où il régnait déjà en roi-fainéant, il téléphona ses nouvelles cartes de visite :

POLS ANTIQUITÉS

*Bibelots pourris, ferraileries diverses,
vaisselle ébréchée, mobilier ringard et autres foutaises.
Venez m'enrichir à vos dépens
et vous faire traiter comme de la merde.
7, rue Dauphine
Paris 6^e*

Depuis ce jour, Pols est un des antiquaires les plus cou-rus de la capitale. Depuis ce jour saint, Pols se permet d'insulter les clients, de vendre une infinité de saloperies dont il débarrasse gratuitement les vieux, il n'a plus à courir les salles de ventes et, chose suprême, il assouvit enfin son fantasme exhibo-onaniste devant une pléiade de badauds qui en redemandent.

Pour l'heure celui qui en redemande le plus s'appelle Olivero Garlasseri, nous le connaissons depuis maintenant une quinzaine de pages mais nous ignorons toujours le

sujet qui l'a fait se déplacer jusqu'à la rue Dauphine et venir déranger l'ami Pols en plein repos.

La position que viennent de prendre les deux hommes maintenant indique sans aucun doute possible qu'ils se préparent l'un et l'autre à communiquer suivant les règles de l'art et de la pratique logique de cette discipline : Olivero Garlasseri s'est assis en tailleur au bout du lit, le buste droit, les mains reposées à plat sur ses genoux, le visage en point d'interrogation, la bouche en sueur et le verbe dans les starting-blocks. Pols, lui, a repris son assise à moitié effondrée, forcé qu'il est par la place qu'occupe son élève, de se maintenir moins profondément sous l'édredon, ce qui, à priori, ne semble pas beaucoup le déranger puisque rien sur son visage n'indique qu'il soit fâché. Cette petite remarque au demeurant légère a pourtant sa place ici : le personnage de Pols est parfaitement imprévisible si l'on ne s'attache pas à l'étude de sa physionomie. Il est très rare, en effet, que ce dernier n'indique pas une fraction de seconde avant comment l'homme va réagir une fraction de seconde après. Or, à cette seconde précise où Pols s'enfonce sous les couvertures et se rend compte que le corps de son élève fait obstacle à une progression confortable de ses jambes, le visage de Pols est vide, parfaitement vide, pas un tic ne trahit le plus petit état de nervosité, d'agacement, de folie meurtrière ou tout simplement de cette brève irritation qui nous saisit lorsque, pris de l'irrépressible envie de nous répandre, nous nous apercevons en plein abandon que c'est chose matériellement impossible. Non. Si Olivero Garlasseri affiche un visage d'émetteur, Pols affiche avec tout autant d'application entraînée, une face de récepteur. C'est que, même si Olivero n'a pas encore fait part de son problème à Pols, l'un comme l'autre sait pertinemment qu'Olivero repartira d'ici avec la réponse de Pols, qu'Olivero aura encore à réfléchir dessus et que Pols pourra dormir jusqu'au prochain lever de rideau.

POLS (*pensant au sommeil de bientôt*)

Ainsi, tu as un problème dont, apparemment, tu crois que je détiens la solution. Vrai ?

OLIVERO (*sage et humble*)

Exactement, Pols, vous êtes dans le juste d'un bout à l'autre ! Je pense, par conséquent, que se sera aisé. N'est-il pas ?

POLS (*modeste et apaisant mais toujours aussi songeur quant au repos*)

N'allons d'abord pas trop vite en besogne, si tu le veux bien ! J'aimerais dans un premier temps que tu m'exposes point par point les diverses pistes que comportent ton problème, qu'ensuite tu m'en fasses une synthèse et que finalement tu conclus par une seule question à laquelle je répondrai en reprenant chacun de ces points pour les développer. Veux-tu bien que nous agissions ainsi ?

Il paraît inutile à Pols de poser cette question. À l'évidence Olivero ne peut lui répondre que par l'affirmative. Mais n'allons pas nous même trop vite en besogne. Si Pols prend le temps de faire cette demande de formulation, c'est encore pour donner à Olivero l'occasion d'exploiter

jusqu'au bout la réflexion à laquelle il s'est livré avant d'en venir à la solution polsienne. Pols se pose donc en initiateur de la pensée d'Olivero qui, lui-même, profitera de cette planification pour remettre en question son propre questionnement, une sorte de remise au point de ce qui pourtant lui paraissait clair il y a encore quelques heures. Rien de très compliqué, vous en conviendrez, mais il faut bien expliquer les choses pour éviter toute déviation.

OLIVERO (*déglutissant puis exposant avec clarté et en s'apliquant à ne pas trop compliquer*)
J'ai rencontré une femme !

POLS (*commençant par fermer les yeux et débitant*)
Je vois. (*toussotant*) En effet, le problème paraît clair et si tu es venu me voir aujourd'hui c'est pour les raisons suivantes : malgré la résistance sentimentale dont je te sais capable, tu n'as pu faire autrement que de tomber amoureux. Cette fille est très belle et elle t'apporte tout ce dont tu penses avoir le plus besoin : amour, protection, confiance en toi, regard de femme sur ta vie et confort de la confession sans retenue. Par la suite, après t'être avoué que tu l'aimais, ce qui a déjà dû te poser d'autres problèmes qui ne sont pas ici le fruit de nos recherches — tu as dû toi-même en faire le tour depuis longtemps — tu t'es demandé ce que, toi, tu pourrais bien lui amener pour qu'elle aussi partage cet amour. Il s'est vite avéré que la demoiselle était aussi amoureuse et tu t'es demandé ce que tu pourrais faire de plus. La situation financière dans laquelle tu te trouves t'évitant avant longtemps de sombrer dans les affres du besoin, tu as donc commencé par t'imaginer que tu pourrais la couvrir d'or et ainsi la captiver par tes richesses. La solution ne t'est apparue bénéfique qu'aux trois-quarts, on sait tous comment ces histoires finissent en général : la dépendance l'emporte sur l'amour et pour peu que l'on se mette à regarder à la dépense, les reproches prennent progressivement le pas sur les caresses. Donc, tu as décidé d'agir comme si tu avais en ta possession un capital raisonnable, lui préférant de loin d'autres fortunes plus spirituelles. À nouveau, nous rencontrons un autre problème : comment faire quand on est cultivé et intelligent pour ne pas être prétentieux et obséquieux. Je le reconnais, négocier la passe est difficile et comporte certains risques. Là encore, tu as écarté le sujet et tu t'es reporté sur une solution qui t'apparaissait beaucoup plus profitable : tu lui as simplement demandé sa main en gage de ton amour et tu lui as proposé de devenir ainsi l'unique femme de ta vie. Elle a souri, pleuré, souri encore, elle a d'abord passé une main sur ton visage puis est tombée dans tes bras en sanglotant et en riant aux éclats avant d'accepter dans une dernière larme de joie : il est évident que c'est une personne émotive. Tu croyais en être là de tes soucis quand un nouveau s'est fait jour : comment lui faire entendre la façon dont je vis ? Vais-je devoir me transformer ? Lequel de nous deux s'effacera le premier pour que l'autre grossisse ? Et c'était là la vraie source de tout le problème, d'où découlaient toutes les questions que tu avais pu te poser auparavant. C'était cela qui avait cheminé depuis ton inconscient jusqu'à ta bouche en s'éparpillant pour brouiller les pistes et donner le change sur des points auxquels il est plus facile, somme

toute, de répondre. D'une question parfaitement actuelle, nous sommes passés à un problème existentiel parfaitement logique, je dirais même, le dénominateur commun de toute la pensée relationnelle, ce à quoi pensent ou ne pensent pas tous les hommes qui ont rencontré une femme : qu'est-ce que l'amour ?

Tel un professeur de philosophie, Pols marque un temps. Il toise son élève qui, la tête baissée, réfléchit à ce qui vient d'être dit. Il lui laisse assimiler les grands points de la majestueuse et un rien trop longue mise en place qu'il vient d'ordonner. Il va ensuite développer mais pour l'heure, il se délecte de l'effet produit car c'est toujours gratifiant de se rendre compte que ce que l'on vient de prononcer avec brio marque profondément l'esprit de l'autre. Il va attendre qu'Olivero redresse la tête et acquiesce du menton en acceptation de la leçon à venir. Ensuite, il prendra son souffle, raclera sa gorge et commencera à parler après un

POLS (*en guise d'introduction miniaturisée*)
Bon ! Nous y voilà !

très attendu par Olivero qui, maintenant, plonge ses yeux dans ceux du maître comme pour aspirer par là le savoir convoité.

Olivero redresse la tête et acquiesce du menton en acceptation de la leçon à venir. Aussitôt, Pols aspire l'air ambiant comme pour une longue apnée, se racle le fond de la gorge où ne flottait pourtant nul parasite et commence à parler :

POLS (*en guise d'introduction miniaturisé*)
Bon ! Nous y voilà ! (*puis, tout aussi docte*)...

3. Int jour - Chambre de bonne de Jeanne

Avant de nous attacher aux lieux, comme nous l'avons fait jusqu'ici pour nos deux précédents personnages, commençons cette visite à Jeanne Genséric, qui sera la dernière de notre trio, en écoutant ceci :

Le soleil se couche sur les palmes d'un monde en pâture aux souvenirs dantesques des combats de demain. Des farfadets magnifiques épaulent leurs chevaux de lumière et s'enfuient vers le foudroiement des portes de Tannhäuser comme des toupies fumantes crachant des phéromones antiques. Des nains tapis dans l'âtre des enfers observent sans ciller un tendre et vertueux diabolot qui épanouit de douces corolles et se dandine entre les cuisses d'une déesse monumentale. Poséidon lui-même encourage la noce et chacune de ses paroles fait naître une fleur noire sur le corps d'une brochette d'angelots rôtis. C'est ici qu'entre l'Adam du futur, armuré de verre et vif de chair rose et musclée, il défie la laideur de son regard d'ascète et prononce les mots qui mettent en mouvement l'armée de ses dix pleureuses : « Car

rien ne soutient plus la voûte céleste, car rien n'image mieux le monde que toi, je viens à jamais me jeter dans ton four et combattre contre tous la fange que tu répands. » Et les pleureuses pleurent des pleurs de pleureuses, et la déesse redevient une orgie de rats, et Poséidon meurt sur l'instant dans un rire malappris et le diable trousseur se retrouve l'épée nue et le ventre affamé par la venue de cette nouvelle proie provocante. Quand le combat commence, les pleureuses se retirent, quand le combat s'achève, elles reviennent s'offrir au vainqueur. De chaque coin du monde, l'oiseau ubiqué récite la litanie des menteurs et tous les voleurs sortent de leurs grottes pour...

Jeanne lève la plume de son cahier d'école car plus rien ne vient. Pourtant d'habitude, elle écrit avec fièvre, toute la journée durant, pas une seconde sans qu'un mot ne vienne, pas une minute sans qu'une phrase ne s'inscrive dans sa tête avant que la plume ne retranscrive.

Mais préférons dans un premier temps un portrait physique de la demoiselle à une mise en place trop rapide de l'action. Il est vrai que jusque là nous n'avons pas pris le temps de décrire nos deux précédents hôtes et il peut sembler curieux de nous attarder maintenant sur celle-ci. Pourtant, c'est volontiers que nous sommes passés sur eux : en effet, Olivero Garlasseri affiche déjà le profil type d'un jeune homme instruit, soucieux de son image et parfaitement propre sur lui : un joli garçon en quelque sorte, et nous savons qu'il s'habille en noir ce qui lui confère un côté sombre qu'il paraît inutile de commenter. Similairement pour Pols, dont on peut, sur la base de la place où il vit et de la façon dont il agit, imaginer le physique sans trop se creuser.

A contrario, notre Jeanne Genséric mérite que l'on aille au plus pressé : sa physionomie. Et gageons, avec une mauvaise foi évidente, qu'il ne s'agira pas là d'un malhonnête voyeurisme.

Aux environs des vingt cinq années, cette délicieuse fille arbore une immense chevelure rousse et raide comme du crin, sur un visage parfaitement harmonieux où explosent deux yeux d'un vert effrayant. La bouche nous fera ridiculement loucher tant elle expose deux lèvres presque trop ourlées, presque trop carminées au naturel, presque trop provocantes pour ce récit. D'une pommette à l'autre et passant l'arête du nez comme une simple colline, un tapis de discrètes taches de rousseur se retrouvera, si nous poussons plus loin l'observation, en creux cette fois, entre les jolis seins ronds, fermes et, il va sans dire, à peine trop dodus de ce cas d'école du portrait. Du reste, c'est sans impudence que l'on fera cette remarque puisqu'il n'est qu'à baisser les yeux : Jeanne écrit dans cette chambre surchauffée qui est la sienne, vêtue d'un unique maillot à bretelles dans lequel, écrasés contre la planche du bureau par sa position avachie, lesdits seins remontent à notre vue en deux adorables bourrelets affichant sans malaise le tapis tacheté décrit plus haut. Si le corps est assis et masqué par le plan de travail, il nous est possible de dire que c'est par la fierté d'être grand et parfaitement bien

agencé qu'il se caractérise. Si vous aviez la chance de croiser Jeanne Genséric dans la rue alors qu'elle déplace avec une grâce déconcertante et une démarche ni trop houleuse ni trop raide, son mètre soixante-seize, la tête droite et le regard froid, vous commenceriez d'abord par la laisser passer comme si de rien n'était, puis vous compteriez jusqu'à trois avant d'inspirer profondément pour savoir de quel parfum elle s'échauffe et enfin, vous vous retourneriez pour profiter sans être vu d'elle du déhanchement et de la franche rondeur de ses fesses très bien soutenues par une culotte fine suffisamment agrippée à elle pour en rendre douteuse son existence. Ceci vous aura mis dans un bel état et vous vous demanderez pourquoi, comme certains de vos contemporains, vous ne vous mettez pas franchement à attaquer ces jeunes personnes de front, pourquoi vous ne leur sautez pas dessus, là, dans la rue, pour leur proposer de prendre un café, une tisane ou n'importe quoi de digeste pourvu que ça les retienne un peu plus qu'un regard en arrière. En êtes vous seulement capable ? Ou bien est-ce que, comme le reste de vos contemporains, vous vous posez ces questions en vous éloignant, aigri ?

Donc, Jeanne Genséric est belle, admirablement, terriblement belle et à elle seule, elle est l'archétype troublant de la belle rousse pulpeuse et un peu normande, entre les seins de laquelle on échafaude les pires voluptés.

C'est ainsi sans le moindre complexe que cette Jeanne provocante qui n'inspire rien de propre, traverse la vie de tous les jours, promenant son physique outrancier devant un parterre d'étudiants aplaventrés qui ont la chance ou le malheur de suivre avec elle des cours de lettres modernes dans quelque amphithéâtre bondé où elle brille par la pâmoison des mâles et étincelle par la jalousie de la tribune féminine.

S'il y a pourtant quelque chose de rebutant dans cette plastique naturellement parfaite, c'est cette ride permanente comme un feu rouge définitif à toute approche, qui orne d'un pli singulier la séparation d'entre ses sourcils roux. Mais cette marche infranchissable sur laquelle plus d'un s'est entravé, n'est ni une sottise habituelle ampoulée, ni une coquetterie, ni un vice de forme. C'est l'empreinte d'un souci constant, d'une incertitude inaltérable. C'est aussi et surtout la serrure apparente d'un cerveau où l'imagination fait un perpétuel jogging, essoufflant, sans fatigue, un téléscripteur dément qui aurait décidé d'écrire sans interruption même le dimanche. C'est là la seule souffrance de Jeanne. Elle est en création incessante, toujours à l'écoute des milliards d'idées qui déferlent par vagues chargées, d'un hémisphère à l'autre. Si elle pouvait se connecter à un écran d'ordinateur, lui-même relié à une imprimante, on aurait là la meilleure machine à best-seller de tous les temps. Un débit hallucinant, du pavé publiable dans l'heure, une bibliothèque en stock par journée écoulée et encore, la nuit n'est même pas une trêve puisque, comme si ça ne suffisait pas, cette rousse rêve. Et elle détient ce que beaucoup lui envieraient : la mémoire du rêve qui, elle-même, devient une source intarissable de création. C'est à se demander comment fait Jeanne pour emmagasiner tout le reste, ce que les professeurs lui déversent dans le cornet, huit heures par jour. C'est précisément une autre de ses qualités incroyables : elle est ca-

pable de faire les deux, apprendre et appliquer les explications méandreuses de la dialectique de Saussure, lire dans le texte quelque aventure de l'Illiade d'Homère, tout en imaginant une suite ésotérique aux *Malheurs de Sophie*.

Jeanne pourrait être une créature hybride d'on ne sait quelles origines, mais elle est tout simplement une belle fille qui ne prend pas beaucoup le temps de communiquer avec les autres, que de toute façon, elle trouve trop lents, peu inventifs et totalement dépassés par sa conception de l'existence. C'est pour cela, pour toutes ces raisons, qu'elle passe tant de temps assise derrière son bureau à écrire, ressemblant sans le faire exprès — on l'excusera — au mannequin d'une publicité pour serviettes hygiéniques dont on aurait illustré la quantité d'intelligence en la posant devant des cahiers d'école, un crayon à la main, une paire de verres neutres devant les yeux, la mine louchant sur d'hypothétiques révisions.

Or, elle ne révise pas et si, en plus de sa ride gravée, son front semble afficher l'agacement, ce n'est pas parce qu'on la dérange mais bien parce qu'ici encore, elle est en état créatif.

On ne sait pas très bien lequel est responsable duquel mais une chose est certaine, il semble exister un lien entre l'apparence de Jeanne et ce qu'elle écrit. Jeanne a toujours eu en tête des aventures d'inspirations médiéval-fantaisie, hantées par un panel impressionnant d'homoncules difformes aux pouvoirs merveilleux, de farfadets, de gnomes et de toute cette kabbale des contes et légendes nordiques. Serait-ce donc en rapport direct avec cette tête rousse au visage blanc hors du temps ou trop illustré par les peintres du Moyen Age? Peut-il exister un lien entre les atouts ou les vices physiques d'un créateur et la mise en place de sa création? L'un découle-t-il d'ailleurs directement de l'autre? Est-il normal de constater que nombre des peintures rupestres de nos ancêtres poilus représentent avant tout des bêtes et non un semblant d'homme dressé sur ses pattes arrières? Il est bien entendu autorisé de répondre à chacune de ces questions qui, si elles nous ont permis d'épaissir un peu ce récit, n'ont de toute façon aucune espèce d'importance. Le genre de littérature à laquelle se livre Jeanne Genséric la regarde et à part le fait qu'elle témoigne chez elle d'un reste d'enfance pas du tout dissimulé, il ne nous renseignera pas mieux qu'une autre description, beaucoup plus formelle.

En effet, cessons quelques lignes d'observer cette idylle rousse, pour nous retourner vers les murs qui l'encadrent et la surveillent avec un mutisme, somme toute, bien naturel. On y découvre un décor assez surprenant qui nous fera dire que finalement, ce préambule sur les histoires que la belle Jeanne écrit et sur un éventuel lien entre leurs sujets privilégiés et le physique de leur auteur, n'était peut-être pas si futile.

D'abord, nous serons surpris par le papier peint : reprenant en rose et blanc le thème vertical des toiles à matelas, on y voit se démener de petits anges harpistes, souriant bêtement à leur gauche ou à leur droite, dans une asymétrie calculée qui donne l'impression, quand on y regarde de plus loin, qu'ils volent par troupeaux horizontaux, formant un quinconce parfait avec les lignes du dessus et du dessous. De temps à autre, ces troupeaux obéissants et li-

néaires s'engouffrent vers l'inconnu derrière un poster sur lequel s'amuse des petites filles sages à charlottes et chapons délicats, au bas duquel on identifie aisément l'illustre ex-libris de Sarah Moon. D'autres fois, c'est derrière un sous-verre exposant des photos familiales que nos chérubins se perdent, ou une lithographie tirée d'un calendrier dont on a soigneusement découpé la marge écrite du mois rehaussé et sur laquelle un vol de flamands roses migre d'un bord à l'autre de l'image au-dessus d'un marécage des Everglades où se couche un soleil rubicond.

Du lit, il est tout à dire et rien à imaginer. Ici, les barreaux dorés qui enferment la tête et les pieds pour un sommeil sous bonne garde n'inspirent nullement la déviance : d'abord parce qu'ils sont dorés, qu'ensuite, ils sont surmontés de pommeaux montrant quatre anges promus eux, par dorure, au gardiennage de l'ancre, que la draperie choisie est d'un blanc et rose parfaitement décourageant et qu'enfin les dimensions de cet autre temple de l'immaculé ne permettent en aucun cas l'exercice de deux corps en action, puisqu'une personne de la taille de Jeanne ne saurait s'y retourner sans aussitôt se précipiter sur la moquette, cinquante centimètres plus bas.

La moquette justement, puisque nous y tombons avant elle, est d'un bleu clair prodigieusement azuréen où ne manquent plus que quelques coussins moelleux et blancs pour figurer de prospères nuages.

Puis une armoire à glace Mobilier de France 1976 renferme dans le secret de ses tiroirs et cintres, les vêtements et journaux intimes de Jeanne-la-sagesse. Et comme nous en sommes aux vêtements, parlons sans attendre de la magnifique jupe plissée que porte Jeanne, de la paire de collants de laine blanche qui s'en échappe pour venir s'endormir dans une paire de petites ballerines bleues marines et blanches, du joli chemisier à col de dentelle blanche qui est posé sur le lit et du désormais surprenant T-shirt à bretelles auquel l'attendrissante paire de seins de Jeanne essaye d'échapper.

Précisons que dans ses cheveux, la douce a glissé deux peignes qui départagent de part et d'autre d'une raie, où là aussi dorment quelques taches de rousseurs, deux bandes de cheveux parfaitement égales qui se rejoignent derrière la tête, prises dans une immense barrette sur laquelle une famille de bébés canards suit en ligne une maman canard souriant comme seuls les canards savent sourire.

Après nous avoir découragé par son physique trop gracieux, son sens trop aigu de la littérature tolkiennoïde, son décorum trop Ashley-enfant, voilà que l'angélique Jeanne Genséric s'engonce maintenant dans une tenue qui fait d'elle une trop grande Alice prisonnière de la maison de poupée.

JEANNE (*inquiète quant à son trou*)
Mon Dieu ! Que m'arrive-t-il ?

4. Int soir — L'appartement de Garlasseri

C'est donc, comme l'indique l'en-tête de cette séquence, au déclin de cette journée d'introductions, qu'Olivero

glisse la clé et ouvre la porte de sa cathédrale Ripolin monochrome. En venant s'adosser au chambranle de l'entrée, il nous indique qu'il reste néanmoins préoccupé. Son visage, toujours plus détendu que lors de notre première visite, garde vaguement l'empreinte d'un souci indécrottable qui semble jouer dans ses méninges une empoisonnante partie de cache-cache avec des armées réduites de solutions. Il semblerait que, pour cette fois, les divagations philosophiques de Pols n'aient pas fait bonne route et qu'il reste encore à notre ami quelques bonnes heures de réflexions circulaires.

Ne voulant pas donner plus de chance aux poussières du palier de venir s'égarer sur les dalles blanches, Olivero se décide à bouger afin de libérer le chambranle ; ainsi la porte pourra-t-elle être refermée sans être gênée dans sa progression jusqu'à l'emboîtement de sa clenche. Une fois son mouvement, son geste et le résultat espéré accomplis, Olivero Garlasseri s'avance et escalade le premier puis le second niveau du loft pour venir s'asseoir sur la troisième marche. Ici, il retrouve la perspective qu'il aime tant, avec le dessous de la mezzanine en marie-louise ton sur ton du plafond. Et il se dit qu'un peu de lumière sur cette clarté tombante aiderait un peu certaines choses à se mettre en place. Alors, d'une voix sourde, il invoque les petites fées de l'électricité :

OLIVERO (*d'une voix sourde aux petites fées de l'électricité*)
Lumière... partout !

Et comme ces fées sont parfaitement bien dressées, le loft s'éclaire instantanément par de multiples sources dissimulées. Mise en scène pertinente qui nous recentre sur notre personnage, redevenu tache noire au centre du plateau quadrillé, échappant à nouveau au monde pour se réfugier dans sa cosmogonie interne et nous rappelant qu'Olivero Garlasseri a besoin de toute notre attention.

OLIVERO OFF (*une pensée soudaine et tout intérieure qui le fait frissonner*)

Mais pourquoi Pols m'a-t-il dit cela ?

C'est en ces termes que notre personnage central s'agace. Le problème pour nous, c'est que nous avons oublié d'écouter la diatribe de Pols au sujet de l'amour parce que nous avons rendez-vous chez Jeanne — ce qui n'était pas non plus sans rapport. Il nous est donc impossible de savoir ce que Pols a réellement dit à Garlasseri, ce qu'il lui a appris, édicté ou imposé comme ligne de conduite à suivre avec cette femme qui préoccupe Olivero et dont nous feignons d'ignorer l'identité.

Restons quelques instants en suspens, si vous le voulez bien, afin de voir si la pensée d'Olivero Garlasseri se remet en branle et s'il nous donne d'éventuels indices sur ce qu'il vient d'avaler de son maître à penser...

OLIVERO (*la tête penchée et le buste en avant, une jambe repliée légèrement vers l'arrière, l'autre légèrement en avant, le bras droit replié sur la cuisse droite et le gauche replié à l'inverse qui permet à sa main de soutenir son menton, l'œil froncé, fixant une basse ligne d'horizon et l'air pensif*)

...

Puisque rien ne vient, faisons diversion et engageons dans cet espace trop vide un nouveau personnage qui y

fera son apparition au compte d'une action jusque là en perte de vue :

LA SONNETTE DE L'ENTRÉE (*carillonnant sobrement un air samplé de Brian Eno*)

Vvvvvvmmmm ! Shlaaaa ! Shibooooo ! Zon, zon, zon, zon, zon

Succès : Olivero échappe aussitôt à sa pensée, lève la tête, considère un temps l'espace qui l'entoure, enfin se déploie et se dirige d'un pas fâché vers la porte pour aller voir qui le dérange. S'inclinant vers le judas, il en fait basculer la plaquette qui masque l'optique puis il y appose son œil. Et c'est un nain hydrocéphale en smoking et crâne dégarni qu'il trouve en face de lui, sur le palier.

Olivero recule en soupirant mais ouvre la porte, permettant au nain hydrocéphale de reprendre taille humaine et crâne proportionné. C'est Samuel, le commis de chez Potel & Chabot qui, précédant, avec une classe empruntée aux plus grands noms du domestiquât, un plateau à roulette sur lequel les cloches d'argents règnent, vient apporter

SAMUEL (*avec une classe empruntée aux plus grands noms du domestiquât devant son plateau à roulettes*)

Le dîner de Monsieur !

OLIVERO (*lui tournant le dos pour s'éloigner dans la pièce comme il est d'usage avec le personnel*)

Entrez Samuel et refermez la porte, je vous prie !

SAMUEL (*entrant en faisant rouler devant lui le plateau à roulettes sur lequel les cloches d'argent règnent*)

Bien, Monsieur !

Le valet referme la porte derrière lui et avance dans la pièce alors qu'Olivero retire sa veste et vient s'asseoir sur le rebord de la première marche, le dos parfaitement droit, en attente. Samuel passe le plateau devant les jambes d'Olivero et l'arrête. Se penchant avec une raideur cassante, le serviteur génétiquement modifié à cet effet, attrape un petit carré de coton blanc qu'il vient installer sous la gorge d'Olivero, le maintenant coincé par le col boutonné de la chemise. Puis, d'un geste ample du bras, il retire la première cloche, la plus petite, qui découvre une assiette froide et joliment décorée :

SAMUEL (*se redressant et annonçant comme s'il y avait là quelques gens prêts à applaudir l'œuvre culinaire*)

Saumon mariné à l'aneth façon Suédoise, sur un lit de pistou doré ! S'il vous plaît.

OLIVERO (*seul, attrapant sa fourchette*)

Merci Samuel !

Samuel fait alors un mouvement brusque du buste vers Olivero, ce qui en langage de restauration signifie « Je vous en prie, Monsieur, on me rétribue à cet effet ! ». Puis, Samuel recule de deux pas à la gauche d'Olivero, mains dans le dos, dans une sorte de garde-à-vous attentif au moindre besoin de son client, mais le regard figé on ne sait où. La précision avec laquelle Olivero va alors piquer sa tranche rendra à elle seule un émouvant hommage à Sven Lundquist, petit exploitant suédois qui élève le saumon au large de l'île de Sandham, dans la tradition et

sans adjuvant, et livre hebdomadairement quelques unes des plus grandes tables du monde.

SAMUEL (*quelques minutes plus tard, une cloche à la main qu'il vient de retirer d'un plat fumant, se redressant et annonçant comme si les gens étaient toujours là à assister au défilé*)

Effilés de biche, sauce provinciale et chou-fleur à la marque sur son coulis de brocolis tièdes ! S'il vous plaît.

OLIVERO (*toujours seul, reprenant sa fourchette*)
Merci Samuel !

De même que tout à l'heure, Samuel provoque un hoquet à son buste et se retire pour guetter l'air de rien. Ce sera cette fois à Xavier Foulcher, employé des postes et télécommunication de la Gironde et chasseur émérite spécialisé dans la venaison, que le coup de fourchette d'Olivero rendra justice.

Puis soudain, alors même qu'il n'y avait jamais songé, Olivero pense qu'il pourrait peut-être engager la conversation avec ce Samuel qui, depuis deux ans déjà, s'occupe chaque jour même le dimanche de ses trois repas quotidiens. Cet homme possède sans doute une raison, une conscience et quelques idées à interroger. Et ce ne serait pas faire infidélité à Pols que de soumettre à moins philosophe que lui le reste des questions qui turlupinent Olivero.

OLIVERO (*sans cérémonie*)
Dites-moi, Samuel...

SAMUEL (*surpris mais cérémonieux*)
Monsieur ?

OLIVERO (*regardant ce qu'il mange*)
Êtes-vous marié ?

SAMUEL (*cérémonieux seulement*)
Si je puis me permettre, Monsieur, le métier que j'exerce, depuis quarante ans maintenant, est un sacerdoce. Je n'ai donc pas la possibilité de partager mon temps avec qui que ce soit.

OLIVERO (*regardant Samuel et avalant une tranche de biche, ce qui n'est apparemment pas pratique pour parler en même temps. Donc laissons-lui d'abord le temps d'avalier... Voilà*)
Est-ce que ça ne vous a jamais manqué ?

SAMUEL (*docte et cérémonieux*)
Le manque est une souffrance, Monsieur. Je n'aime pas la souffrance et je sais que l'amour provoque le manque. Aussi, le fait de ne m'être pas marié n'a-t-il jamais été senti comme un manque. Suis-je clair, Monsieur ?

OLIVERO (*le geste en suspens*)
Et vous ne pensez pas qu'une femme a le pouvoir de transformer certaines de nos peines en... (balayant l'espace devant lui d'une main hésitante) Vous me comprenez.

SAMUEL (*gêné mais impérieux*)
Certainement, Monsieur.

OLIVERO (*s'emballant par avance mais ayant déjà un bout de garniture dans la bouche. Donc hochant la tête, mâchant, puis ayant avalé*)

Voyez-vous, Samuel, je reste persuadé d'une chose : si l'on passe seul une vie entière, ou même l'espace de quelques années, il manquera définitivement quelque chose à l'achèvement de notre personnalité. Je pense que c'est en cela que l'on peut mesurer l'apport des femmes à nos petites existences. Vous n'êtes pas d'accord, Samuel ?

SAMUEL (*sage et humble devant la philosophie de son client*)
Sûrement, Monsieur.

OLIVERO (*continuant l'emballage*)
Mais pire que ceci encore. Comment pourrait-on savoir qu'une femme nous a manqué puisqu'on ne saurait rien de ce qu'une femme peut apporter ? Vous rendez vous compte, Samuel, de cette infernale quadrature ? L'aveugle de naissance ne connaît pas la couleur orange. Moi qui vis presque seul, seul ici en tout cas, je ne pourrais même pas vous parler de ce qui manque dans ma vie puisque je n'en saurais rien. Aucune femme ne venant pointer du doigt ce qui n'existe pas, je vieillirais dans l'ignorance que je ne sais pas quelque chose de vital. Bon sang !

Puis le silence entrecoupé de mastications retombe sur le couple inégalement aligné. Olivero sauce le coulis de brocolis à l'aide d'une tranche d'effilé de biche en pensant qu'il vient de philosopher en liberté, alors que Samuel époussette d'un geste rapide une poussière inexistante qui n'est jamais venue se poser sur le revers satiné de son smoking noir en songeant qu'il ne s'est jamais posé de question concernant les femmes et qu'il a sans doute bien fait. Ces deux actions commencent et finissent en même temps, ce qui donne à l'instant d'après une immobilité gênante où peut se lire un léger trouble dans la posture des deux hommes.

Enfin, Olivero finit son plat ce qui permet à Samuel de chasser la petite réflexion qui jusque-là le menait dans un endroit perdu de son esprit, et de reprendre aussitôt une activité beaucoup moins complexe :

SAMUEL (*tournant juste ce qu'il faut la tête vers Olivero*)
Monsieur désire un fromage ?

OLIVERO (*étouffant un renvoi dans son poing*)
S'il vous plaît !

SAMUEL (*soulevant une nouvelle cloche*)
Chèvre chaud à la Sébastien sur ses toasts kenyans !

Et Samuel se redresse pendant qu'Olivero se saisit du premier de ses toasts kenyans au chèvre chaud à la Sébastien...

5. Int jour — Boutique de l'antiquaire Pols

Précisons pour commencer cette nouvelle journée dans ce décor déjà visité, que le soleil vient à peine de se lever, le rideau de fer pas encore et Pols loin de là.

L'homme dort au centre de son lit bateau, parfaitement étalé sur le dos, l'édredon épousant deux formes bien précises : la première, ronde, montant et descendant au rythme d'une respiration calme et profonde, soit le ventre gras et gros du boutiquier ; la seconde, juste en dessous, plus pentue, elle aussi montant et descendant bien que plus irrégulièrement et qui retient notre attention sur un point : la rigidité — car on ne maintient pas soulevée l'épaisseur d'un édredon bourré à la plume d'oie à moins de cela. En l'occurrence, il est bon de noter que comme toute érection matinale, celles de Pols sont brillantes, mais qu'en plus de cela, Pols a reçu de la nature un membre qui peut consterner. Signalons en aparté que, lors de son passage à la visite médicale des armées, un jeune médecin avait trouvé judicieux de surnommer le jeune conscrit « Bras de Bébé ». Ce qui avait fait gondoler tout le casernement, rougir Pols et attirer immédiatement dans les parages un sous-lieutenant instructeur qui tomba en disgrâce quelques années plus tard pour avoir tourné toute une collection de petits films super-8 à caractère homosexuel-gérontophiles et avoir tenté de les vendre sous le manteau à quelques jeunes appelés un peu bord-cadre.

Nous ne rentrerons pas dans le rêve de Pols parce qu'il n'y a pas de place ici pour un excès de pornographie gratuite. Sachons seulement qu'il se trouve une fois de plus sur son bateau au milieu des Quarantièmes Rugissants et que pour la quarantième fois depuis le début de sa lourde nuit, la rousse Morphée lui pompe un dard infatigable d'où elle extirpera d'ici quelques secondes les jets gluants de son envie.

Patientons donc pendant ces quelques secondes et retournons-nous légèrement, 1) pour ne pas assister à l'éjaculation bruyante du capitaine, et 2) pour cadrer la vitrine encore grillagée, derrière laquelle deux silhouettes, connues mais jamais vues ensemble jusqu'alors, se servent de leurs mains comme de petits pare-soleil et cherchent d'un œil scrutateur le propriétaire des lieux au milieu de son foutoir. C'est justement au moment où ils l'aperçoivent, que l'on entend, venant de derrière notre champ, le râle obscène du Pols déchargeant dans ses draps. Contrairement à nous, les deux observateurs n'observent pas la minute de récupération nécessaire à l'antiquaire ; aussitôt, l'un d'entre eux se met à tambouriner au carreau pendant que l'autre le regarde s'agiter, un peu surpris par tant de véhémence.

Du haut de son lit-bateau, Pols redresse immédiatement la tête telle la vigie à l'éveil et reconnaît tout de suite Olivero Garlasseri qui tambourine, accompagné d'une grande rouquine qui le regarde tambouriner, un peu surprise par tant de véhémence. Sans commenter l'apparition si matinale du trouble-fête, il essuie vaguement ce qu'il n'a pas expédié dans la plume, retire de son corps l'édredon maculé et le remplace par un large kimono qu'il arrive à peine fermer. Puis il descend à terre et, d'un pas traînant, va ouvrir la grille après avoir adressé un signe apaisant de la main à Olivero pour lui signaler que, malgré la crasse accumulée sur sa vitrine, il l'a bien vu et que ce n'est pas la peine de continuer à tambouriner de la sorte.

Alors qu'il s'active sur la manivelle, Pols découvre la

rouquine qui l'accompagne et qui, ayant cessé d'être surprise par l'attitude véhémence de son ami, vient de porter une main à sa bouche. Si ce geste lui évite d'émettre un Oh ! de stupéfaction, il ne l'empêche néanmoins pas de voir, dépassant d'entre les deux pans du kimono, le braquemard tout tressautant et baveux du Pols en pâmoison — en pâmoison parce qu'en effet la vue de la belle Jeanne Genséric est loin de laisser de glace son esprit pourtant blasé de Professeur Aprèmoildéluge. Mais faisons comme lui, qui, reprenant son mouvement rotatif pour libérer ses hôtes de la rue, remet à plus tard sa stupeur et préfère dans un premier temps privilégier l'accueil.

Son regard se détache donc de Jeanne pour passer en sourire sur Olivero, lequel entre le premier dans la boutique et signale par une série de mimiques incompréhensibles et silencieuses que Pols tient sa virilité en dehors de ses limites habillées et qu'il serait temps de la rentrer s'il ne veut pas offusquer cette personne un peu pâle qui semble hésiter à faire son entrée. Bien entendu, à mimiques incompréhensibles compréhension réduite. Pols, qui croit que sa coiffure est en désordre, passe vigoureusement une main dans ses cheveux pour rabattre en arrière une mèche qu'il croit folle alors qu'elles le sont toutes et se retrouve affublé d'un triste à-plat au milieu du désordre broussailleux. Olivero n'a pas le temps de mimiquer de nouveau, c'est trop tard, Jeanne vient de franchir le seuil du magasin, réunissant du même coup le trio de cette histoire dans la même pièce et dans une promiscuité embarrassante où il devient compliqué de cacher quoique ce soit à qui que ce soit.

Décrivons clairement la situation : groupés dans l'espace de quatre mètres carrés qu'offre le hall de l'endroit, Olivero, Jeanne et Pols vivent ensemble un trouble qui leur est propre : Olivero de devoir présenter Jeanne à Pols alors que celui-ci ne se rend même pas compte qu'il tient son sexe à l'air ; Jeanne de devoir saluer un homme pourtant cher à Olivero mais qui fait preuve d'un style de vie plus que scabreux ; et Pols, d'accueillir dans son antre une femme qu'il croyait jusque là chimérique et de le faire dans de telles conditions : pour la première fois, le capharnaüm dans lequel il vit lui fait honte — rappelons qu'il n'a toujours pas senti le moindre courant d'air qui lui indique qu'en plus du reste, sa pomme de toulaine est sur le pont.

Bref, l'embarras est à son comble, chacun est à sa rogner d'ongle et l'on se demande bien qui ou quoi pourra les sortir de ce collapsus, nous y compris. C'est alors que, magie de l'intuition narrative qui doit son succès aux trouvailles dramatiques des maîtres d'antan, le téléphone sonne, permettant soudain à Pols de sauter sur cette trop bonne occasion :

POLS (*s'effaçant et brisant le cercle prostré*)
Excusez-moi !

Il file quelques mètres plus loin pour décrocher, pendant qu'Olivero et Jeanne échangent un coup d'œil dans lequel est inscrite la suite de la gêne qu'ils doivent désormais partager à deux, ce qui la rend plus pesante, même si sa cause principale s'est éloignée. Cela étant, pas un n'ose franchir le pas de la phrase décalée, pourtant souvent utilisée dans de tel moment, à l'instar du téléphone qui sonne, et tou-

jours de bon aloi. Quelque chose comme

OLIVERO (*souriant et avec aplomb*)

C'est une fausse ! Je l'ai déjà vu, il la met de temps en temps pour se faire remarquer. La sienne est beaucoup plus petite ! Crois-moi !

aurait suffi à détendre la pesante atmosphère et nous aurait permis à nous aussi de sourire un peu. Mais là, au contraire, la situation s'aggrave et la tension augmente d'un degré sur une échelle qui, déjà, en compte peu :

Pols qui suivait avec un intérêt certain les propos d'un éventuel donateur prêt à lui refourguer trente fauteuils pliables en plastique orange ayant appartenu à la mairie de Cergy Pontoise entre 1969 et 1983, vient de se refermer le tiroir du petit secrétaire qu'il venait d'ouvrir pour y attraper son agenda sur sa turgescence qui avait pourtant diminué considérablement. Apparemment toujours trop longue, la tige érectile rendue souple par l'arrivée des perturbateurs, vient de servir de buttoir tampon et a arraché un cri incontrôlable à son propriétaire qui ignorait jusque là, donc, sa présence en cet endroit.

Il n'est pas à préciser que le son émis par le coffre imposant de Pols a aussitôt l'effet d'un appeau à regards et ce sont ceux des deux perturbateurs, puisqu'il n'y a jamais eu qu'eux, qui viennent se poser brutalement, d'abord sur les yeux exorbités du blessé puis, horreur du témoignage, sur l'endroit de la douleur. Dans l'instant qui suit, tout se déroule comme dans le climax d'une série Z : à la même seconde, aussi subitement que si elle venait d'assister au tronçonnage du bras envoûté d'un de ses amis, Jeanne porte une main à ses yeux et chavire au creux de l'épaule d'Olivero. Pols, lui, se mord la lèvre inférieure trop fortement, ce qui le fait encore couiner et, alors qu'une fraction de seconde plus tôt il ne comprenait pas d'où provenait le déchirement qu'il venait de sentir dans son bas ventre, il découvre avec stupeur, encore une fois, que son sexe vient de disparaître en partie dans l'huissierie du bureau. Aussitôt, des larmes de sueurs froides glissent le long de son front ; à l'autre bout de la ligne, le correspondant, assourdi par le cri du pirate émasculé, s'est lancé dans un questionnaire de santé ; Pols jette un regard foudroyant vers le couple, ne rencontre que celui de Garlasseri, figé dans son grief mais protecteur des yeux de sa douce, et d'un geste rapide et déterminé à mettre un terme immédiat à l'insupportable, il ouvre d'une main ferme et leste, le lourd tiroir, préfère souffler que hurler et libère sa queue pliable qu'il enferme sitôt entre ses cuisses infirmières, lieu chaleureux qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

De blême, il passe à rouge, s'excuse en trois mots auprès de son interlocuteur

POLS (*soufflant*)

Je vous rappelle !

raccroche le combiné et quitte l'endroit sans mot dire, une main entre les jambes.

Jeanne sort la tête de son trou, la main de ses orbites, trouve la pièce vide là où il y avait un homme en mauvaise posture, se tourne vers son compagnon qui lui n'a pas l'air d'avoir compris que cet homme avait disparu de

son champ de vision, enfin tente de trouver dans ce lieu quelque chose qui la ramène à un peu de réalité.

Du côté d'Olivero Garlasseri, la mémoire de ce qui l'a amené ici lui revient brutalement : ce matin même, il quitte son domicile pour passer prendre chez elle Jeanne Genséric afin de lui présenter son mentor, Monsieur Pols. Après un petit déjeuner aimable pris sur la petite table pliable de la kitchenette, ils cheminent jusqu'au magasin, profitant du temps estival pour passer par un square désert où Jeanne commente les bancs publics trop enfiétreés par les pigeons et le laisser-aller des autorités municipales à cet égard. Une fois devant la vitrine de la boutique de Pols, Olivero tambourine jusqu'à ce que Pols vienne lui ouvrir et c'est là que le drame commence et qu'il se sent profondément gêné.

OLIVERO (*cédant au lieu commun*)

Je suis désolé !

Jeanne, qui est une fille forte et qui a compris qu'elle ne devait compter que sur sa solidité pour oublier ce qui venait de se passer, décide de reprendre elle-même le dessus et de la jouer à l'anglaise :

JEANNE (*prenant un air détaché*)

Je t'en prie ! Ce n'est pas bien grave ! J'ai vu bien pire ! C'est un peu déroutant mais le pauvre homme doit souffrir terriblement. Tu ne veux pas aller voir s'il n'a besoin de rien ?

OLIVERO (*un peu décontenancé à l'idée d'aller s'enquérir de la santé du membre de son maître à penser*)

Hein ? Euh, oui !

Et il quitte sa Jeanne pour aller s'enquérir de la santé du membre de son maître à penser.

6 - Deuxième partie

Infusions et déconfitures

Olivero rapidement. Olivero naît à la Salpêtrière le 9 novembre 1970 à l'heure même où les télévisions du monde entier informent le monde entier que le Général De Gaulle vient de disparaître entièrement ; en fait, il n'a pas vraiment disparu, il est à Colombey-les-Deux-Églises, mort. Il séjourne jusqu'à la fin de ses études dans diverses grandes écoles et sort à vingt et un ans, les bras chargés de diplômes inutiles puisque son père, qui vient tout juste de choir de manière définitive sur le parvis d'une cité prétendument futuriste, lui laisse en héritage l'accès à l'oisiveté. Et sans personne pour l'empêcher de s'y vautrer — on a suffisamment trimé chez les Garlasseri pour protéger la descendance héréditairement méritante des déboires d'une vie de labeur — Olivero pose ses valises

presque vides, par un froid matin de février, sur le seuil d'un loft totalement vide qu'il ne prendra jamais la peine d'aménager, comme vu précédemment.

Olivero plus posément. Quelque part, dans les allées du parc Monceau, Olivero et Jeanne ressemblent à un couple normal, bien qu'Olivero couine dans une incontrôlable niaiserie et que Jeanne semble n'y être pour personne :

— Pols était sincèrement désolé. Il était dans un tel état de honte, lui qui pourtant n'a pas un orgueil commun, il a préféré vous transmettre ses plus honnêtes excuses par mon biais plutôt que se présenter à vous après son triste forfait. Je vous prie donc d'accepter ses regrets et je vous demande d'oublier au plus tôt le malheureux incident dont vous fûtes, il y a peu, l'in vraisemblable témoin.

— ...

— J'espère au moins que tout ceci ne vous aura pas froissée, que vous n'irez pas trop vite en besogne et que vous ne me confondrez pas avec les exhibitions déplacées de ce triste personnage...

— ...

— Bien entendu, n'allez pas vous méprendre ! Je veux dire... Pols est mon ami, mon confident, mon maître à penser, je... je lui dois énormément. Mais comprenez que je n'ai à faire qu'à quelques uns de ses conseils et que ses pratiques, quelles qu'elles soient, me sont parfaitement étrangères. A-t-on idée, à son âge, de se promener ainsi ? Croyez bien, Jeanne, que je m'en veux terriblement de vous avoir exposée à un tel spectacle.

— ...

— Vous ne dites rien ? Vous êtes fâchée ? Non, je sais : vous êtes en état de choc ! Cet homme vous a outragée et vous voici bien en peine de retrouver vos esprits.

— ...

Puis, Olivero s'arrête, dos à la rotonde du parc, et, dramatique, il ferme les yeux :

— Jeanne, je vous aime...

— Taxi !

— ... bien plus que tout ce qu'il m'a été donné de connaître jusqu'aujourd'hui vous êtes l'objet de tous mes désirs. Vous n' imaginez pas à quel point j'ai rêvé de vous avant même de vous rencontrer. Laissez-moi seulement la chance de rattraper cette erreur ne me jugez pas pour l'amour du ciel. Si vous le désirez je ne le verrai plus j'effacerai son nom de ma mémoire. Pour vous rien que pour vous je veux atteindre la perfection pouvoir faire tourner la terre dans l'autre sens comme dans *Superman* pouvoir à moi seul pardonner tous les péchés de l'humanité et mettre à vos pieds un monde parfait. Oh ! Jeanne je veux vous faire des enfants plein vous épouser partir où vous voudrez inventer un pays rien que pour nous acheter une île ou une planète. Laissez-moi vous aimer en retour je ne demande rien. Laissez-moi... Laissez-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, l'ombre de ton ch...

Riche héritier d'une famille italienne, jeune homme désabusé venant à l'instant de subir l'événement malheureux qui modifiera à jamais les multiples trajectoires de son destin, Olivero Garlasseri ouvre finalement les yeux,

s'en trouve tout ébloui, chausse ses lunettes noires et fait un tour complet sur lui-même ; n'apercevant plus sa bien aimée dans ses immédiats parages et refusant de perdre contenance en place public, il enfouit les mains dans les poches de pantalon de son costume Kenzo aux couleurs chatoyantes qu'il a enfilé ce matin pour plaire à une femme désormais disparue et remonte à son tour le boulevard de Courcelles, loin, déjà très loin, derrière le taxi qui enlève Jeanne vers la Madeleine.

Il déambule d'un pas lent toute la journée dans Paris, l'œil rivé à la pointe brillantes de ses Weston bicolores, le regard impassible pour une chaussée qui ne l'est pas moins, le corps sec comme une journée d'hiver, un nœud coulant dans la gorge et la tête aussi pleine de points d'interrogation qu'à l'aube d'un matin polsien.

Mais d'une chose au moins il est sûr. Car enfin, peut-on placer toute sa confiance entre les mains d'un homme qui vient justement de les utiliser à des fins si répugnantes ? Et de quoi avons-nous l'air, d'avoir dressé à sa bien-aimée le portrait tout en splendeur d'un lugubre exhibitionniste au crédit duquel il n'est plus à porter que méfiance et hostilité ? Car c'est bien ainsi qu'Olivero compte se conduire désormais envers Pols : cessation des visites, effacement des mémoires, systématique remise en question de l'apprentissage, suppression catégorique des éternels problèmes qui n'avaient de solution qu'une visite éclair chez le boutiquier érotomane ! Et s'il faut en passer par une longue période de solitude — Pols étant jusque là son seul ami — et bien Olivero est prêt à souffrir de cette absence et à se contenter des passages restauratifs de Samuel. Samuel qui s'est d'ailleurs montré capable d'une envergure oratoire suffisante pour qu'il songe à lui comme nouveau compagnon de veillée.

Mais ce Pols, cet énergumène suffisant, plein de sophismes, personnage de toute façon bien trop laid pour que je me montre à ses côtés sans craindre les moqueries de mes contemporains sains d'esprits, ce taureau affligé, bien trop vieux et trop mou pour l'arène, sans même un boucher pour la reprise et qui n'attend plus que la petite mort d'une main calleuse pour reprendre suffisamment de goût à la vie, lever ses fesses molles, sortir de son affreuse couche moisie de sueur et ouvrir aux bourgeoises fanées le rideau de son bordel à mensonges, cette créature pesante sans honte ni utilité, sans fierté ni amour-propre qui m'accable aujourd'hui du plus rustre de ses vices et m'impose la douleur la plus vive, oui, mesdames, messieurs, cet homme qui n'a plus rien d'humain, cet animal que les animaux ne reconnaîtraient même pas comme un des leurs, ce mécréant inqualifiable, j'abats aujourd'hui sur lui le voile de mon indifférence !

Alors qu'il a, sans s'en rendre compte, déclamé ce monologue à forte voix devant la terrasse soudainement muette d'un fast food de la place Clichy, Olivero Garlasseri sent se poser sur son épaule la lourde main d'un agent de police. Reconnaisant entre mille cet impact républicain pour l'avoir ressenti une fois dans sa prime jeunesse alors que, fort d'une volonté d'indépendance à l'égard de l'empreinte familiale, il venait de sauter en pleine nuit de la fenêtre de sa chambre pour aller tranquillement visiter Pigalle, Olivero fait volte face, baisse brusquement ses lunettes d'un

geste rageur et plantant ses yeux dans le regard rougeaud de l'agent, il lui jette à la face un rutilant « Vous, je vous conseille de fermer votre gueule ! » avant de faire de nouveau volte-face et de déguerpir.

Pols rapidement. Le père de Pols fut un brillant séminariste, puis un excellent prêtre avant d'être publiquement défroqué pour avoir honoré sans grande discrétion une jeune fille de bonne famille à même le confessionnal de l'église Ste Isabelle à Neuilly-sur-Seine dont il tenait le diocèse. À sa *décharge*, nous préciserons tout de même que Marion de Richebourg-Vanant souffrait à dix sept ans et ce depuis ses premières règles, du mal de nymphomanie et que depuis quelques temps maintenant, elle se confessait au Père Pols par le menu en exposant du mieux qu'elle pouvait les nombreuse partie dénudées de son anatomie.

A trente quatre ans, le Père Pols, est l'un des plus jeunes prêtres du diocèse de Paris et si ses ambitions sont de monter encore quelques-unes des marches de l'épiscopat, il n'en est pas moins homme. Aussi, par un capiteux après-midi d'août, alors que la chaleur excessive de l'extérieur amène dans les allées presque désertes de Ste Isabelle une Marion de Richebourg-Vanant à demi nue et dégoulinante de suavité humide, le Père Pols saute-t-il de son autel pour partir en quelques foulées rejoindre son destin.

Ainsi naît Pols, fruit des amours défendus d'un prêtre défroqué et d'une aristocrate nymphomane.

Pols plus posément. Pols, lui, s'est plutôt bien remis de sa triste expérience. Après s'être enfermé dans la salle de bain à l'étage de la boutique et avoir supplié un Olivero Garlasseri insistant de le laisser en paix, il a attendu que le couple se soit discrètement éclipsé et, à l'aide d'un gant de toilette rempli de glace pilée, il a tant bien que mal réussi à calmer la douleur, réduisant par là-même sa tige à ses plus minimales proportions. Tout le temps que dure cette tentative de cryogénie, Pols ne cesse de repenser à ce qui vient de se produire. Ce n'est pas tant pour Olivero qu'il est horriblement gêné mais, fait rare, pour lui-même.

La prose ayant été jusque ici suffisamment explicite, on aura deviné que cette rencontre impromptue avec la femme dont Olivero lui a tant parlé, a, avant même son accident uro-génital, plongé Pols dans une confusion apte à déclencher de micro-catastrophes. Ainsi, par le truchement de la réalité cette fois-ci, la Morphée chimérique qui venait de le lâcher sur le pont de son lit-bateau s'est retrouvée brutalement transposée en chair, en os et, par contre, totalement vêtue, au centre même de sa propre boutique. Celle qui depuis sa plus tendre adolescence hante ses nuits sous la vague forme d'une figure de proue à laquelle il a collé l'image d'une femme rousse et pulpeuse jusqu'à la pointe des seins, se trouvait là, derrière un Olivero Garlasseri gênant, les mains dans les poches d'un jean presque trop serré qui séquestrait une phénoménale paire de hanches, une simple veste de laine courte sous laquelle elle ne portait qu'un t-shirt à bretelle extrêmement anatomique où l'on voyait flotter au ralenti la justement pulposité de ses pointes de seins. Tout cela auréolé d'une

chevelure raide et rousse, de deux immenses yeux verts au bas desquels un tapis de tendre taches venait glisser discrètement de part et d'autre d'un nez mutin ! Et ce con d'Olivero Garlasseri qui ne disait rien pour les sortir tous les trois de cette tétraplégie abusive, qui prenait même un air effarouché en regardant vers le bas pour des raisons inconnues ! Et ce con de téléphone qui s'est mis à sonner pour faire diversion précisément au moment où justement, lui, Pols, venait de trouver un petit mot de bienvenue qui allait sans aucun doute détendre l'atmosphère ! Et ce tiroir qui s'est si brutalement refermé ! Et ces feux d'artifices rouges et verts qui ont jailli dans ses yeux ! Et ce cris qu'il aurait voulu éviter ! Et toutes ces choses qui n'auraient jamais dû arriver si cet imbécile de Garlasseri n'avait pas franchit la porte du magasin ce matin !

Dieu qu'il peut haïr ce gamin en cet instant de profonde introspection ! Dieu qu'il aimerait que cette scène se rejoue et que les rôles en soient brusquement intervertis : Garlasseri, encore une fois superbe, parfaitement installé dans un de ses costumes sans pli qui lui dessinent tellement la silhouette que les porter semble être son seul métier ; Garlasseri sortant tout juste des cabinets où, pris pendant la dépose par une soudaine pensée diamétralement opposée à l'action qu'il achevait d'accomplir, aurait non seulement oublié de refermer la fermeture Eclair de son pantalon, mais en plus, n'aurait même pas pensé à rentrer son bazar. Il apparaîtrait ainsi, au sortir d'une porte derrière laquelle on entendrait encore couler l'eau de la chasse, le front barré de ces quatre parallèles qui s'installent lorsqu'il réfléchit, la veste, comme à son habitude, maintenue fermée par le bouton du haut et qui s'ouvrirait sur le joli gilet à fleurs qu'il portait ce matin, lui-même entrouvert en sa pointe sur les choses du bellâtre.

Oh ! Que cela serait jouissif et combien ce retournement de situation lui serait profitable, à lui, lui qui serait à ce moment là aux cotés de sa Morphée dont il n'a même pas eu le temps d'apprendre le doux prénom — certainement une douceur comme Hildebrandt, Clithèmnestre ou Saraghone. Oui, lui, Pols au bras de cette superbe créature que pour une fois il pourrait toucher sans qu'elle s'évanouisse comme un reflet, pendant que cet idiot de Garlasseri ferait preuve d'une outrageante déconvenue.

Ce garçon est bien trop propre, bien trop appliqué, bien trop poli et cul pincé pour que ça ne cache pas quelque chose. Quelque chose qui aurait avoir avec un vice énorme, un truc beaucoup plus dégueulasse que son propre petit exhibo-onanisme. Sans doute existe-t-il bon nombre de cochonneries qui ne sont pas encore recensées. Pols en sait quelque chose. Pas plus tard que l'année dernière, dans le grenier d'un ferme normande abandonnée, il a trouvé une dizaine de bobines de films 9,5 qu'il s'est empressé de visionner croyant y trouver des raretés érotiques comme il lui avait semblé en apercevoir en transparence sur les petits photogrammes tendus vers la lumière. Effectivement, sur le premier film, on pouvait voir un couple en plein ébat, un long plan fixe qui s'exposait sur la totalité du métrage et qui commençait par le gros plan involontaire du sexe pneumatiquement faible de l'homme un peu flou, venu si près de l'objectif afin de déclencher la caméra. Pols eut bien un petit

début d'érection mais la scène tourna vite à l'ennuyeux visionnage obscène, les deux personnages ne prenant apparemment pas un plaisir accru à faire ce qu'ils faisaient. De plus, absence bien regrettable qui n'aidait pas, il manquait le son. Comme les bandes étaient numérotées avec application de 1 à 10, il passa à la 2 et un pubis féminin en ouverture. C'étaient les deux mêmes « acteurs » qui cette fois s'adonnaient pendant encore trois minutes très calmes à un double cunilungus encore moins intéressant que le précédent exercice. Le film glissa hors du projecteur alors même que l'homme était pris de spasmes primaires. Sur la bobine 3, Pols bénéficia du succulent spectacle d'une fellation rondement menée qui avait au moins l'avantage d'être filmée d'assez près et de s'achever, avant le décrochage de la pellicule, par l'éjaculation *extra bocca* du personnage masculin, spectacle qui le maintint prometteusement en vigueur pour la surprise du quatrième film. Celui-ci contenait, on s'en sera douté, la réciproque du précédent. C'était, somme toute, quelque peu soporifique tant le cadrage empêchait de voir réellement ce que faisait l'homme et où il le faisait. Car enfin, si l'on autorise à l'érotisme son manque de démonstrations crues sensé vous titiller l'imaginaire, pour la pornographie, Pols est fin partisan du gros plan chirurgical : ouverture des chairs, présentation des outils, démonstrations pratiques et insistantes et pas de perte de temps esthétisante. Heureusement, arriva le film 5 où par contre, les « acteurs » se livraient à l'une des figures que Pols préfère : il s'agit pour l'homme de prendre la poitrine de la femme comme réceptacle, de venir y loger son organe reproducteur et de l'y agiter jusqu'à la fin. Là, Pols dut reconnaître que l'actrice jouait très bien, donnant dans le petit coup de langue majestueux, la scène de lubrification à la salive étant un des grands moments. Avant que ce film ne s'arrête, Pols se retrouva dans une forme éblouissante. Décidément, ces amateurs avaient beaucoup de talents !

Croyant que la sixième bobine révélerait une suite encore plus agréable à celle-ci, Pols se dépêcha de recharger et renvoya la projection. Là, par contre, on avait dépassé le milieu de la production et ce qui s'y pratiquait était une curiosité d'un tout autre acabit. On y retrouvait bel et bien nos deux partenaires mais cette fois-ci accompagnés d'un chien et il ne s'agissait pas d'une honnête ballade en forêt. Ou plutôt si, mais elle dégénérait vite et là où l'homme commençait, le chien terminait. Pols ne se voyant pas réagir, passa très vite à la septième bobine : une poule avait avantageusement remplacé et le chien et la femme auprès de l'homme. Huit : « ça » débutait par une vue assez conséquente d'un derrière dénudé mais le plan était si serré qu'on n'aurait su dire s'il était à un homme ou à une femme. Qu'importe d'ailleurs, le propos n'était pas là, puisque assez rapidement, une main entrait dans le champs, écartait en ses deux plis l'acteur principal de cette scène et pénétrait son tréfonds jusqu'à l'avant-bras. Plus tard, le plan s'élargissant, on découvrait le casting de cette séquence : la main et le bras appartenaient au personnage féminin. Surpris serait un adjectif un peu trop doux pour qualifier l'état auquel Pols se trouva porté. Ça ne l'empêcha pas néanmoins de regarder jusqu'au bout puis de passer avec encore plus de curiosité au 9 où là,

pompon du pompon, fin du fin, la femme allongée recevait comme repas dans sa bouche grande ouverte, ce que son partenaire avait sans doute ingéré la veille et qu'il redistribuait — pour ce faire, il s'était accroupi au-dessus d'elle — sous une forme différente, par l'endroit même où le bras de sa partenaire s'était tout à l'heure égaré. Pols arrêta là les frais et jamais il ne regarderait la bobine 10 qui, à l'instar de *La Comédie* de Platon, disparaîtrait un jour, corps et bien sans que personne ne sache jamais ce qu'elle contenait.

Jeanne Genséric rapidement. Jeanne Genséric a été une enfant rêveuse mais éveillée, lymphatique mais dynamique, fainéante mais travailleuse, je-m'en-foutiste mais jusqu'au-boutiste et pas jolie mais magnifique. Que peut-on espérer de mieux quand on est soit même un couple splendide — lui grand photographe de mode, elle ex-mannequin d'origine australienne — que d'avoir du premier coup un enfant qui vous ressemble, à égalité de défauts et de qualités, à tous deux ? Tellement rien que William Genséric et Gwendoline Parson ne se sont surtout pas risqués à en fabriquer un deuxième.

Jeanne Genséric plus posément. Lorsque le taxi a tourné l'angle du boulevard Malesherbes en direction de la Madeleine comme indiqué à la montée, Jeanne Genséric a déjà en tête les quatre premières pages d'une histoire qui lui donne envie de prendre elle-même le volant de ce foutu véhicule. Vite, rentrer chez elle, se mettre à l'aise, sortir la petite Olivetti rouge des grands jours et se lancer sur la voie royale qui cette fois, elle en est sûre, va amener du sensationnel.

Car enfin, peut-elle traverser dans la même matinée quatre événements aussi extraordinairement bouleversants sans que bondisse aussitôt sur ses quatre roues l'énorme locomotive de son imagination.

D'abord, il y a eu Olivero.

Olivero Garlasseri, pour la première fois depuis un an qu'ils se fréquentent, est venu chez elle, un samedi matin, sans prévenir, pour l'emmener en promenade. Lorsqu'il s'agit d'une modeste invitation — et elles sont d'une extrême rareté — Olivero fait porter par coursier un bristol qu'il a rédigé au moins cinq ou six fois avant de l'envelopper et de payer le porteur. Venir chez elle ? Il l'a toujours déposé devant sa porte, l'embrassant sur le front comme un grand frère un peu tendre, attendant qu'elle soit entrée et que la fenêtre du cinquième se soit allumée et seulement alors, il commande au chauffeur de repartir.

En peignoir, les cheveux encore dégoulinant de la douche prestement interrompue par le coup de sonnette, Jeanne est venue ouvrir à ce qu'elle pensait être la concierge portant un recommandé : Olivero a pris instantanément une teinte magenta et s'est retrouvé très emprunté lorsqu'elle a insisté pour qu'il quitte le seuil et entre. Elle lui a demandé de faire du café, de presser deux oranges, de sortir quelques viennoiseries du fraiseur, de les mettre dans le four à micro-ondes et lui a précisé qu'elle allait se sécher les cheveux et qu'elle ne prenait pas

de sucre non plus.

Le café est clair comme de la tisane, le cœur des deux pains à la cannelle est encore gelé mais le jus d'oranges et les regards détournés d'Olivero pour ne pas se faire gauler en train de loucher sur les mouvements du peignoir de Jeanne sont délicieux. Ils n'ont pas prononcé un mot et la table est beaucoup trop petite pour utiliser la circulation des denrées alimentaires comme tentative d'élever le débat. Alors, elle se délecte de le voir dans ses petits souliers, dans cette petite boîte qu'est sa maison, trop grand au-dessus de cette trop petite desserte, avec le petit couteau à beurre entre les mains, à casser les biscottes et tenter une nouvelle fois de voir dans l'échancrure du tissu éponge qu'elle ne prend même pas la peine de refermer, malin plaisir mais plaisir tout de même à s'exciter de l'excitation de ce pauvre Olivero, coincé dans cette soucière avec une fille à portée de la main. Une fille qu'il n'avait jamais touchée. La chambre autour, ce lit défait derrière eux, Jeanne en sortie de bain, ce petit déjeuner impromptu : qui ne parierait pas qu'ils viennent de passer la nuit ensemble et que si Olivero est plus habillé que Jeanne c'est parce qu'il est descendu acheter les petits pains à la cannelle dans la boulangerie qui fait l'angle des rues de Castellane et de l'Arcade. Elle l'embrasse. Soudainement, presque brutalement. Là, par-dessus la table, frôlant la carafe de lait et priant presque pour qu'elle se renverse, en mette partout, un peu de vie dans tout ça, bon sang ! Il n'a pas vu arriver ses lèvres, il était occupé à aspirer avec sa langue une virgule de confiture au creux de son philtrum, exercice qui l'affligeait d'une grimace allongée. Ils sont restés joints de nombreuses secondes pendant lesquelles elle ne l'a pas lâché des yeux, le regardant hésiter à la regarder, puis décidant de fermer les paupières mais n'y tenant pas non plus alors regardant de nouveau. Et puis, elle s'est rassise. Après, le café a eu un goût corsé, le meilleur arabica qu'elle ait jamais goûté, les pains à la cannelle sortaient tout droit de la petite viennoiserie qui fait l'angle de la Berggasse et de Warhingerstrasse, et les odeurs attenantes à la table du petit déjeuner décuplaient cette impression qu'elle avait d'être ailleurs, sur du flottant, du calme, du délice avec de petites musiques douces autour d'elle qui l'aidaient à s'élever plus haut encore. Ils n'ont toujours pas prononcé la moindre parole. De son côté, elle se souvient vaguement qu'Olivero s'est aussitôt resservi une tasse de café et l'a avalé en regardant les bords de son mazagran comme si un troupeau de mustangs était en train d'y courir le prix de l'Arc de Triomphe.

Et puis la promenade ! Presque une incongruité quand on connaît Olivero qui a une sacro-sainte horreur de marcher. Mais ils ont marché — à pied ! — de la rue Greffulhe à la rue Dauphine, traversant le carrefour de la Madeleine, puis de la Concorde, et la Seine, enfin empruntant le boulevard St Germain jusque chez cet ami qu'il tenait tant à lui présenter et cela sans la moindre protestation, avec une volonté presque troublante et surtout une énergie qu'elle ne lui a jamais vu. Presque de la trépignation. Comme si elle rencontrait un nouveau Garlasseri. A moins que ce ne soit les effets secondaires de ce baiser dont la simple évocation faisait encore tourner la tête de Jeanne,

ramenait à sa langue les goûts du café, de la cannelle,...

Et puis, il y a l'épisode Pols.

Là, c'est un peu différent. Pour elle, sur l'instant, c'est un peu comme le jour où sa mère l'a emmenée au musée et où elle a vu en vrai le *Déjeuner sur l'herbe*. Il y avait plein de gens devant et elle avait vu un monsieur qui pleurait. Le *Déjeuner sur l'herbe*, elle le connaissait par cœur, elle en avait une petite reproduction au-dessus de son lit. Mais de le voir dans ces réelles dimensions ne l'avait pas plus impressionné que ça. A la limite, ça l'avait même plutôt déçu et puis ennuyé et finalement fâché : c'était mal fichu, elle aurait pu peindre la même chose avec les pieds, ça aurait été mieux fait.

Alors, de voir Pols avec son machin qui sort d'entre les pans de son peignoir, c'est comme si, au lieu de lui offrir la petite reproduction du Manet, on lui avait donné, dans les mêmes dimensions, la photo d'un homme nu : c'est la première fois qu'elle en voit un en vrai ! Pas impressionnée, du tout : déçue, ennuyée puis finalement fâchée ! Et ce qui est le plus gênant, ce qui réellement la met en colère, c'est justement sa réaction : comment fera-t-elle si jamais Olivero, comme n'importe quel homme normalement constitué, en vient à lui faire des avances un peu plus concrètes, surtout si elle se remet en tête de l'embrasser comme ce matin ? Est-il envisageable qu'elle se retrouve déçue, ennuyée puis fâchée à la vue de l'offrande d'Olivero ?

Et enfin, il y a à nouveau Olivero.

Elle a réussi à le faire marcher jusqu'au Parc Monceau sans même qu'il s'en aperçoive. Par le simple fait de son départ de la boutique de Pols et de son mutisme quand enfin Olivero l'a rejoint en tentant de s'excuser. Elle a bien cru un moment qu'il n'en finirait plus de vouloir être pardonné mais finalement, il s'est tu, un temps au moins. Finalement, ils sont arrivés sans un mot dans les allées du parc et Olivero a embrayé de plus belle et s'est enfoncé de quelques mètres encore dans sa propre vase, se proposant de renier ce pauvre Pols qui, bien qu'évidemment peu fréquentable, n'en est pas moins à plaindre. Elle s'est alors rendu compte du chemin qu'elle lui a fait parcourir depuis le matin et elle a brusquement réalisé, l'agacement rajoutant à tout le reste, qu'après une année d'une attitude réservée — appréciable parce qu'un rien mystérieuse — et malgré, encore une fois, la magie de ce début de matinée, le jeu d'Olivero venait finalement de tomber, ouvert, sur le tapis vert-de-gris : une fois de plus, il ne s'agit là que d'un de ces hommes, qu'elle peut faire avancer ou reculer à sa guise, ce qui, tout de suite, a la fâcheuse habitude de ne pas l'impressionner, de la décevoir, de l'ennuyer et finalement de la fâcher.

Un taxi qui passait par-là l'a sauvée de cette dépréciation exponentielle et elle s'en est allée réfléchir à l'œuvre à venir, celle où, enfin, son esprit de jeune femme nouvellement gonflée d'expériences, allait pouvoir s'accorder avec son imagination et mixer tout cela pour en extraire une pulpe littéraire à même d'être estimée, alors que cent mètres derrière, Olivero Garlasseri ouvrait finalement les yeux, s'en trouvait tout ébloui, chaussait ses lunettes noires et faisait un tour complet sur lui-même ne la trouvant pas dans ses immédiats parages.

Synthèse :

1. Je parle de Jeanne à Pols comme étant une femme que j'ai rencontrée et les problèmes d'éthique que cela me pose.
2. Pols m'apporte un ensemble de réponses qui ne me satisfait pas.
3. Je décide d'illustrer mon propos en présentant Jeanne à Pols.
4. La rencontre se passe dans les conditions que nous savons.
5. Au sortir de l'incident, Jeanne me laisse sur le bord du caniveau.
6. Voici maintenant trois jours que j'essaie de joindre Jeanne mais elle ne daigne pas répondre.
7. Voici maintenant trois jours que je cherche à joindre Pols et qu'il n'est pas moins muet.

Olivero Garlasseri, on l'imagine, n'est plus ce point immobile et sombre comme une tache d'encre de chine sur la page quadrillée et immaculée d'un cahier d'école. Pourtant, il occupe bien la même place qu'au chapitre un, le centre de son domaine, mais cette fois il s'y dandine, s'y tord, s'y roule, y subit sa crise comme on souffre d'une diarrhée contenue face à la porte close des toilettes publiques. La brûlure que tout ceci.

Eléments de réponses :

1. Jeanne ne veut plus me revoir
2. Pols ne veut plus me revoir
3. Mais pourquoi, bon sang de bois ?!

Briser ! Voilà exactement l'envie qui vient de foudroyer Olivero ! Briser, piler, déchirer, arracher, hacher menu, disperser ! Oui, mais quoi ? Il donnerait bien de violents coup de talons dans les dalles blanches mais bon!, soyons sérieux, à l'instar du pyromane, ça ne le mènerait pas loin ou renforcerait son désarroi. Or ce qu'il veut briser, piler, déchirer, arracher, hacher menu, disperser, il veut, tant qu'à faire, que ça ne lui appartienne pas et que ça vaille la peine.

Moins de trois-quarts d'heure plus tard, Olivero Garlasseri signe le registre d'entrée du Plaza Athénée pour la suite 42. Il est vingt-trois heures. À une heure du matin, le système d'alarme incendie du palace se met à chanter ; quatre minutes plus tard, trois camions de pompiers stationnent avenue Montaigne. Dans la suite 42, le capitaine des sapeurs, le directeur et le concierge constatent les dégâts par écrits : le matelas est totalement consumé, les murs sont barbouillés d'injures inscrites au dentifrice bifluoré-bicolore, le poste de télévision sert de casque cubique à une copie de la Vénus de Milo et le salon Voltaire a été soigneusement lacéré au rasoir triple lames, ce qui a sans doute pris du temps. Bien entendu, la personne qui est entrée ici à vingt-trois heures ce soir, a payé d'avance, en liquide et a signé le registre du nom d'Olivier Lagarrosse, n'est plus actuellement dans les murs, comme

le confirme, prudemment embarrassé, l'homme aux clés d'or.

Le lendemain à Londres, à trois heures de l'après-midi, deux agents de police interpellent un homme d'une trentaine d'années sur Trafalgar Square. L'individu, passablement excité aux dires des allogènes colombophiles, armé d'une raquette de tennis, fauchait par dizaines les pigeons qui ont ici leur domaine. Quand ils arrivent sur les lieux, l'homme vient tout juste de smasher l'un des volatiles qui repart brutalement en arrière et s'écrase mollement contre la colonne de Nelson dont il ensanglante l'inscription. Rapidement maîtrisé, le jeune homme, en se débattant, arrive pourtant à échapper aux forces de l'ordre et disparaît corps et âmes. Au vingt heures, la BBC One annonce pas moins de deux cents victimes.

Quatre jours plus tard, à Bruxelles, le quartier des banques se trouve totalement paralysé à quelques minutes seulement de l'ouverture. Motif incontournable : toutes les serrures des bâtiments ont été sauvagement mutilés à la cyanolite. Il faudra attendre l'intervention d'un éminent serrurier qui n'aura lui pas perdu sa journée. Sur le rapport de police établi lors des nombreuses dépositions de plaintes, on retiendra le témoignage d'un vendeur de journaux corroborant celui d'un ouvrier qui passait aussi par là très tôt le matin même : ils ont tous deux aperçu à deux endroits différents mais à quelques minutes d'intervalle, un homme de bonne taille, vêtu d'un costume sombre, d'âge indéfinissable étant donné la faible luminosité, penché curieusement sur les portes de deux bâtiments bancaires. Un temps, il est vaguement question d'interroger tout le personnel bancaire de la capitale européenne. Un temps seulement.

La semaine suivante, à quelques minutes de la cérémonie de clôture du Festival International du Film de Cannes, la Palme d'Or est dérobée. Le larcin n'ayant aucun précédent, on ne s'est jamais inquiété de mettre le haut trophée sous haute surveillance ; il trône sur une table, dans une loge fermée à clés, avec autour de lui la liste officielle du palmarès, les enveloppes devant être ouvertes et lues par les membres du jury face au parterre d'artistes et de journalistes impatientes, et le plan de défilement de la soirée. De temps à autre, Maître Clampier, huissier de justice délégué au Festival, vient faire un tour pour voir si tout va bien du côté du velours et comme tout va toujours très bien, il espace ses visites, leur préférant la proximité toujours plus gratifiante des personnalités du spectacle venues par les derrières du palais voir s'il n'est pas possible de discuter avec Gilles Jacob de ce fameux palmarès. Gilles Jacob, qui est un homme strict mais qui ne manque pas de savoir-vivre, refuse systématiquement mais fait apporter le champagne. Alors, l'on discute tranquillement de ces quelques jours de luxe posé, de calme irritable et de bruyante volupté. Aussi, lorsque Maître Clampier se rend à l'évidence que derrière la porte de la loge fermée qu'il rouvre enfin, il manque quelque chose d'essentiel au bon déroulement de la cérémonie qui déjà ronronne, il est définitivement trop tard pour préparer un faux.

Trois jours plus tard, le magnifique jet du lac Léman tombe en panne pendant vingt-quatre heures sans qu'on puisse trouver l'origine de la panne ni réparer le dys-

fonctionnement. Finalement, au matin suivant, vers dix heures, la mécanique se remet en marche, envoyant dans le ciel franco-hélvétique une gigantesque gerbe d'eau d'un superbe rouge vermillon. Et tout comme il s'était mystérieusement interrompu, malgré les efforts et les questionnement, le geyser reste increvable et intarissable. En deux jours, la moitié du lac devient aussi sanguinolente qu'un port des îles Féroé par jour de chasse aux globicéphales.

On comptera en l'espace d'un mois, une bonne douzaine de ces forfaits un peu partout en Europe. Lorsque Olivero Garlasseri remet les pieds sur le sol dallé de son palais, il est un autre homme, quoiqu'un peu désorienté.

Pols est quelqu'un d'extrêmement pragmatique.

Lorsqu'il sent monter les premières bouffées d'ennui annonciatrices d'une déprime dont il ne peut pas encore juger si elle sera forte ou bénigne, il contacte une entreprise spécialisée et fait installer à la place de l'ancien, un rideau de fer à levée et descente automatisée, commandée à distance par infrarouge. Il fait faire de même avec le verrou de son foutoir et le dimanche soir suivant cette micro-révolution, il s'enferme dans son lit-bateau, pose à côté de lui son téléphone et ses deux télécommandes et attend que la déprime l'envahisse avec la force qu'elle voudra.

La première nuit, il ne se passe rien. Pols s'endort assez vite et sombre très profondément. Quand il se réveille avec les premiers carillons de clients, il s'aperçoit qu'il a le cœur plutôt léger. Rapidement, hélas !, il comprend que c'est de tester les télécommandes qui a masqué l'angoisse. Une fois le rideau levé, le verrou tiré, les commandes reposées, Pols sent poindre le poids sourd des choses qui tournent carré.

La seconde nuit, il ne se passe rien et déjà quand le premier client apparaît au matin, Pols ne trouve guère amusant d'actionner ses télécommandes.

La troisième nuit, il ne se passe rien et quand le premier client tintinnabule, Pols l'engueule et lui intime l'ordre de revenir dans l'après-midi. Il n'ouvre que très tard ce jour-là et dort très peu pendant la journée. Il s'aperçoit aussi que les clients achètent moins.

La quatrième nuit, il ne se passe rien et alors Pols comprend ce qui se profile.

Le matin du cinquième jour, il décide de mener une journée à l'ancienne, sans infrarouge, et de voir si les choses se dérouleront comme il parie qu'elles vont le faire.

Le client en question arrive, Pols sort de son lit pour actionner lui-même le système d'ouverture du foutoir et fait la conversation comme il l'a toujours fait c'est à dire de façon peu loquace et franchement désagréable. Après le déjeuner de midi, qu'il prend comme tous les jours à bord de son lit-bateau en compagnie d'une dizaine d'acheteurs qui furent au milieu de sa décharge, il se renforce sous les draps, s'endort et ne se réveille que fort tard. Mais autour du lit, personne ne zieute l'éveil du cadavre et pour cause : il n'y a plus rien à voir. Sous l'édredon, c'est une panne musculaire que Pols effleure honteusement. Alors, revient à sa mémoire comme un aveu désarmant qu'il a tenté d'enfouir, le portrait de cette chose à laquelle il rêve

désormais sitôt qu'il ferme l'œil : une vache !

Une Holstein, noire tachée de blanc, qui rumine paisiblement, en boucle, ses yeux vides invariablement tournés vers lui, et quand elle a cessé de ruminer, au lieu de se baisser pour attraper une autre raflée de trèfle, elle régurgite la glaire herbeuse issue de sa précédente ingestion végétale. Sans doute a-t-elle brouté dans le rêve d'un précédent déprimé, sans doute lui n'a-t-il vu de cette vache que l'échine tombante se terminant par une paire d'oreille et un large museau grognant, obstinément plongé dans la luzerne. Et peut-être que dans un rêve suivant, un troisième profite-t-il d'elle en train de bouser, comme le font si bien et si fréquemment les vaches à qui il manque un sphincter pour se retenir. Mais qu'importe si ce rêve de la vache est partagé avec d'autres ! Ce que Pols y voit, lui, de scandaleusement déprimant, c'est que cette vache a totalement remplacé Morphée et apparaît désormais comme la mire de l'ORTF qui se substituait aux programmes télévisés de sa jeunesse une fois la nuit tombée.

Il est là le tragique. Se retrouvant avec une vache comme unique leitmotiv nocturne, que va-t-il advenir de ses fantasmes ? Va-t-il finir comme le couple de la collection des films 9,5 et commencer à rêver de rodéos coïtaux ?

Et puis, enfin, pourquoi une vache, merde ?!!!

Lorsqu'il referme l'œil cette nuit-là, le film de la vache qui rumine se remet en marche et il y a droit jusqu'à l'arrivée du premier client du matin. Alors, il tente, comme pour la désamorcer, de trouver le pourquoi de la venue de cette vache dans son imagerie mentale pourtant vouée depuis toujours à l'érotisme anthropomorphe.

C'est forcément un trouble dans le filtre de l'inconscient, Pols en est persuadé. Mais ça ne peut pas être aussi simple qu'une punition introvertie pour sa conduite déshabillée de l'autre matin, Pols en est convaincu. Et ce pour plusieurs raisons :

— Comme le disait sa grand-mère : « Je ne renierais jamais mon cul pour un pet ». Pols n'a jamais rougi de son comportement onaniste devant témoin. Comme la veste en peau de serpent de Sailor, la branlette en public est le fondement de la personnalité de Pols.

— Un seul animal peut illustrer fidèlement le comportement de Pols : le porc. Pols le sait, Pols l'accepte, c'est dans ses cordes. Et au porc on mène la truie, non pas la tendre vache, bien trop haute au garrot et bien trop large de col.

Voilà une analyse rondement menée qui ravit Pols et le soulage.

Un temps en tout cas.

La vache doit forcément avoir une tout autre signification. Peut-être quelque chose de beaucoup plus grave, quelque chose d'infiniment plus pernicieux. Ou bien, en définitive, trois fois rien, juste une passade de son esprit en surchauffe pornographique.

Pols qui, nous l'avons vu au début de cela, est un esprit pragmatique, met alors aussitôt le cap sur le dictionnaire pour voir si dans tout cela ne se cache pas l'impétueux mystère à trois sous d'une chasse au trésor pour enfant :

Vache, n. f. (lat. *vacca*, m. s.). Femelle du taureau. *Du lait de vache.*// Fam. *Couleur queue de vache*, de couleur rousse.// Fig. et prov. *Manger de la vache enragée*, éprouver beaucoup de privations et de misères.// Triv. Fille ou femme très grosse.// Pop. *Le plancher des vaches*, la terre ferme, par oppos. à la mer. - *Le ranz des vaches*. V. RANZ.// *Coup de pied de vache*, coup de pied de côté; et, au fig. et pop., méchanceté faite à quelqu'un à l'improviste et sournoisement.// Fig. et Fam. *Vache à lait*, personne ou chose dont on tire un profit continu.// *Période de vache maigre*, période de disette, de restrictions. - *Chacun son métier et les vaches seront bien gardées*, tout va bien quand chacun se mêle de ce qu'il connaît.// *Parler français comme une vache espagnole*, parler incorrectement le français (le mot vache est sans doute ici une déformation de *basque*). [Zool.] *Vache de mer*, la *rythine*. [Tech.] Peau de vache corroyée et dont on fait des souliers, des harnais, etc. *Serviette en vache.*// *Vache à eau*, récipient en toile imperméable, pour le camping.// Fig. et fam. *Une vache*, une personne dure, sévère. *Quelle vieille vache!* Adj. Fam. Dur, sévère, méchant. *Des propos vaches.* *Un chef vache.*

Voilà donc un peu de temps gagné sur l'ignorance et le dos de la bête.

Mais force est de constater que la réponse n'est pas plus dans cette liste exhaustive de l'Académie Robert que dans l'idée que Pols s'en fait. Il referme donc son dictionnaire et tente d'analyser son rêve avec objectivité :

- Cette vache, comment est-elle ?
- Euh ! Blanche et noire.
- Tu es sûr ?
- Assurément, comment pourrait-on se tromper ?
- Elle pourrait être inversement noire et blanche.
- Comment ça ?

— Si l'on considère que forcément, une vache noire et blanche ou blanche et noire, ne l'est pas uniformément, il faut déterminer si elle est plus noire que blanche ou plus blanche que noire. Après quoi, on pourra à juste titre dire de cette vache qu'elle était blanche et noire comme tu me l'affirmes ou bien noire et blanche, comme je souhaiterais que tu me le précises.

— Le problème c'est que je ne vois quasiment que sa tête et que n'ayant pas vu le reste du corps, je serais bien en mal de pouvoir affirmer quoi que ce soit. Disons, en référence au partage des taches sur sa tête, qu'elle a davantage tendance à tirer sur le noir et blanc. Oui ! Maintenant, je peux l'affirmer. Noire et blanche !

— Et qu'y a-t-il autour ?

— Là encore...

— Bon ! Ça fait plus d'une semaine que tu me fais rêver d'elle, alors, bordel de merde, tu dois bien savoir ce que tu as mis dans cette satanée image !

— Dis donc, tu vas commencer par me quitter ce petit ton, je te prie ! Moi, je fais juste la transition entre les

choses que tu enregistres sans les voir et le foutoir visuel dans lequel tu vis, alors, si je me retrouve avec une vache à placer, c'est pas forcément ma faute ! Ce qu'il y a autour, pour ce que je sais des vaches, ce doit être au moins un peu d'herbe ; donc, un bout de pré, au moins. Et puis du ciel bleu derrière, parce qu'il ne pleut pas, je m'en souviendrai, la pluie me déprime, ça mouille et c'est chiant comme un lundi de mars, donc il ne pleut jamais dans tes rêves.

— Et que fait cette vache ?

— Tu l'as vu comme moi !

— Réponds à ma question !

— Ben, elle fait ce que font la plupart des vaches qui ne révisent pas leurs algorithmes : elle rumine.

— C'est tout ? Jamais elle ne se baisse pour attraper un peu d'herbe fraîche ?

— Non !

— Comment ça, non ?!

— Non. La vache a cette capacité de faire remonter l'herbe qu'elle a mise en réserve dans son deuxième estomac et qui n'est pas assimilé par son organisme. Ce qui fait qu'on a l'impression qu'elle a fini de brouter alors qu'en fait, elle se remet à manger.

— Oui, d'accord. Mais ma vache à moi, est-ce que jamais elle ne mange sa ration d'herbe pour avoir quelque chose à régurgiter ?

— Non ! Elle l'a déjà brouté son herbe !

— Comment ça ? Quand ? Je ne la vois jamais faire !

— Oh ! Que si !

— Mais non ! Quand je m'endors et que je commence à rêver, aussitôt m'apparaît cette énorme tête de bovidé qui mastique déjà. Et jamais je ne vois la scène où elle broute l'herbe du pré dans lequel, soi-disant, elle se trouve.

— Mais peut-être justement que ce n'est pas dans ce pré-là qu'elle a brouté !

— Je ne comprends rien !

— Cherche, tu brûles !

— Ah, bon ?

— Oui ! Qu'était Morphée pour toi ?

— Ma maîtresse, monsieur ! Une beauté marine qui venait me faire l'amour à chaque fois que je fermais les yeux et croyez-moi que je savais lui en donner !

— Pourquoi a-t-elle disparue ?

— Je n'en sais rien !

— Si, tu sais !

— Non !

— Si, je te dis ! Cherche !

— Je vois pas. Ah ! Attends. Elle a disparu et la vache est apparue. Elle a disparu en fait après l'incident et... C'est bien ça alors ! C'est ma punition ! Morphée, s'est transformée en grosse vache parce que j'ai montré mon truc...

— Mais non, pauvre tube ! Avant que tout ceci n'arrive, comment te sentais-tu ?

— Bien !

— Et tu dormais comment ?

— Très bien, de toute façon, je dors toujours très bien !

— Et maintenant que tout cela s'est déroulé, tu dors toujours aussi bien mais tes veilles sont agitées par cette histoire qui te hante ?

— Oui, et ?

tourne sur le décor de sa chambre remoquettée de copies chinées, se rend brusquement compte que dans la panique de sa cadence infernale, elle n'a jamais pris le temps de numéroter ses pages. Elle pourrait laisser tomber, Jeanne, laisser choir cette dernière page et s'effondrer telle que sur son lit doré où là aussi une partie du chapitre se prend pour une courtepoinette. Elle n'aurait qu'à s'enfouir la tête dans son oreiller et se laisser sombrer en oubliant tout, jusqu'à l'heure indéfinie où elle se réveillerait pour se remettre au travail puis s'effondrer à nouveau et se relever et ainsi de suite.

Ah, mais non ! Jeanne n'est pas de ces gens là. C'est une acharnée, une besogneuse et de toute façon ce serait un bien mauvais hommage à son labeur que de l'abandonner sans le lire. Elle n'est pas encore l'une de ses pisse-copies qui pendent au kilomètre du roman prédigéré où l'on a remédié aux soucis de l'infâme panne d'écriture et autres aspérités en établissant le moule, squelette invariable, traversant une usine sans pensée ni sentiment, pour sortir à l'autre bout de la chaîne affublé d'une histoire sans vie... Roon... Zzzzz !

Quinze heures plus tard, Jeanne rouvre les yeux, se lève de la moquette sans grand étonnement, décroche son téléphone et sans savoir l'heure qu'il peut être, commande une pizza. Puis elle rentre dans sa micro salle de bain pour en vider le ballon. Elle s'en éjecte au bout de vingt minutes, alertée par la gueulante de l'interphone qui lui annonce l'arrivée de sa pizza en mobylette. Elle passe un peignoir, ouvre la porte avec l'appoint à la main, ne laisse même pas le temps au livreur, attrape la boîte plate et referme sans même un merci. À peine posé sur la paillasse de la kitchenette, le carton est littéralement déchiqueté, la pizza, une base crème fraîche avec des boulettes de bœuf hachées dessus, nappées de fromage fondu et de câpres, est roulée comme une vulgaire crêpe et c'est la curée. Jeanne ne se soucie même pas du jus gras qui lui coule entre les doigts, elle évite juste de salir son peignoir. Elle ne mange pas, elle bouffe. Elle n'avale pas, elle aspire. Jusqu'au trottoir et ses miettes en six minutes et quarante cinq secondes. Après quoi, prise d'une légère nausée, à un demi-centimètre cube du jet de bile, elle s'appuie un peu contre l'évier et se maintenant l'estomac, libère un vaste rot bien bruyant qu'elle laisse ronfler pendant plusieurs secondes.

À nouveau, elle part s'enfermer dans la salle de bain. Et la voilà qui réapparaît, vêtue et prête à se jeter — ce qu'elle fait sans qu'on lui demande — sur la lecture de son premier chapitre. Pendant une heure et demi, stylo Bic rouge droit comme un I, Jeanne tabasse ses lignes de grandes lacérations sanguines et impitoyables. La marge ressemble un peu à ce que sera le lac Léman dans quelques jours.

Puis, elle laisse tomber à ses pieds le paquet de feuilles de son premier chapitre et glisse une nouvelle page dans le rouleau de la machine et la voilà qui se relance sans avoir même pris le temps de réfléchir à ce qu'elle allait écrire.

Tac-tac-tac ! CHAPITRE DEUX !

Vlan-zzzzzzz ! Retour chariot !

Gling-glo ! Alinéa !

En une fraction de seconde, ses doigts se mettent à actionner la mitrailleuse typographe selon la méthode Pigier. Elle va avoir chaud, va suer, va retirer tous ses vêtements, va attraper encore deux ou trois boutons, rayera encore une cinquantaine de pages d'où naîtra le deuxième chapitre et puis elle se rendra compte au moment du point final qu'elle a oublié cette foutue numérotation. Au moment où elle voudra relire, douze heures après maintenant, elle tombera pour la deuxième fois de sa chaise, laissant choir son deuxième chapitre et se raclant le sommet du crâne sur le pied du lit. Puis, il y a aura les épisodes des quinze heures de sommeil lourd, de la commande de pizza, de la douche intermittente, de l'arrivée du livreur que nous ne verrons encore pas, de la pizza roulée et avalée à la Basque, de l'huile plein les mains, puis la relecture, la correction, la tête de conne et Tac-tac-tac ! Vlan-zzzzzzz ! Gling-glo ! CHAPITRE TROIS..

Inutile donc de s'attarder, ce ne sera pas non plus une journée passionnante pour nous. Par contre...

Par contre, le jour où la Palme d'Or est mystérieusement dérobée au Palais des Festivals à Cannes et où Pols finit par comprendre pourquoi il y a une vache qui le regarde à chaque fois qu'il éteint la lumière, il s'est encore écoulé près de trois semaines. Et c'est là qu'il est intéressant de traîner dans les parages de la rue de Greffulhe.

S'en échappe la magnifique Jeanne Genséric, vêtue comme à l'accoutumé de sagesse et d'exemplarité, une petite serviette en vachette sous le bras qui se gonfle de l'équivalent volumique d'une ramette de papier. Arrêtant un taxi, elle se déplace ainsi dans un Paris encombré, jusque chez Angelina, sur les fauteuils de qui l'attendent deux quinquas : M. Genséric, souriant, beau et svelte et M. Lentier de chez Gallimard, laid et adipeux mais transportant l'avenir.

De la télévision comme source de bonheur et de stupéfaction

Olivero Garlasseri vient de reprendre cette position maintenant ennuyeuse pour le lecteur qu'il occupait lorsque nous avons ouvert ce récit. Alors, sur ce personnage qui semble ne pas vouloir avancer, posons-nous l'amère question : Olivero chez lui, au centre de son immensité, comme un nombril sale à tout ceci, ne se délecterait-il pas un peu d'être malheureux ? Car enfin, merde à la fin ! C'est un tout petit peu chiant quand même de suivre un individu aussi peu volubile ! Un mois à saccager sans se faire prendre quelques-unes des plus grandes traditions européennes, habillé en Paul Smith et ça revient chez soi et ça tire la gueule ! Excusez-moi ! Y a des gens qui se décoincement pour moins que ça !

Olivero est donc rentré, a dormi une semaine entière et c'est précisément à cet instant que revient à sa mémoire tout ce qu'il a laissé en partant pour sa cure de relaxation

à l'étranger. Il est 19 h 30, Samuel ne devrait plus tarder et la tête d'Olivero ressemble à un Trivial Pursuit sans les réponses au dos des cartes. Mais comme les choses sont bien faites :

— Vvvvvvmmm! Shlaaaa! Shibooooo! Zon, zon, zon, zon, zon!!!

Et tout de suite, Samuel est ici, avec sa tête d'hydrocéphale qu'il perd sitôt passé le pas de la porte. Samuel et sa chaleur marmoréenne, Samuel et sa souplesse métallique, Samuel l'espèce de confident qui s'ignore et est ignoré, mais Samuel le fidèle qui en tout cas ne se balade pas le limonadier à l'air.

— Il y a longtemps que je n'avais pas vu Monsieur ! Monsieur va bien ?

— Ah ! Samuel, sa diligence et sa troisième personne comme la tiédeur d'un water-bed. Si seulement il était moins servile, Olivero lui aurait bien raconté ses soucis au lieu de les lui résumer par ce sibyllin :

- J'ai perdu un ami cher
- J'ai détruit totalement la suite 42 du Piazza Athénée
- J'ai génocidé deux cent pigeons à Trafalgar Square
- J'ai englué les serrures de toutes les banques de Bruxelles
- J'ai volé la Palme d'Or
- J'ai mis du colorant rouge dans le jet du lac Léman

Faut-il qu'un homme aille mal pour en arriver à un tel point ?

Non, Samuel, Monsieur ne se porte pas très bien en ce moment, appelez-moi d'ailleurs Olivero, je ne mérite plus votre déférence.

Ceci dit avec un édifiant manque d'aplomb afin que Samuel s'alarme immédiatement et vienne s'enquérir, laissant de côté son atavique austérité, de ce qui a bien pu à ce point troubler le tendre maître. Mais Samuel est commis chez Potel & Chabot et chez Potel & Chabot, on a le sens de la répartie.

— Que Monsieur ne se trouble pas pour si peu : la semaine dernière, j'ai servi chez un couple de notables en banlieue. Le mari était si gros qu'il avait fracturé le bassin de sa maîtresse en l'honorant quatre jours plus tôt. La pauvre est définitivement clouée sur un fauteuil roulant, et ce soir-là, le couple avait invité les parents de la demoiselle pour essayer de voir s'il n'y avait pas moyen de s'arranger.

Et soulevant la première cloche d'argent :

— Emperlade de crustacés à la Roquefortaise !

Bien entendu, ce soir-là, Olivero dîne de trois misérables praires et il renvoie le reste sans même y avoir jeté l'ombre d'un sourcil.

Ainsi, pendant les neuf repas des trois jours qui suivent, Olivero essaye-t-il en vain d'attirer l'attention de Samuel. On se souvient de la quasi-incapacité dans laquelle l'avaient déjà trouvé les questions de Garlasseri au sujet des femmes. Eh bien la suite est à l'avenant. Il suffit qu'Olivero aborde le sujet qui le préoccupe — ou seulement le voisine-t-il — pour que Samuel prenne derechef la tangente, raconte en guise de réponse une de ces sordides

aventures domestiques, anecdotes qu'il ponctuera en soulevant ses cloches d'argent :

- Effilés princesse à la Cardamome !
- Victoire de St Petersburg sauce haricots blancs !
- Escargots du Cheshire rôtis dans leur coulis de bave !
- Langouste de Milan à la Sicilienne !

Si bien qu'au matin du quatrième jour, Olivero annule d'un simple coup de téléphone les habitudes peu loquaces de Samuel et déjeune le midi venu, pour la première fois depuis bien longtemps, seul à la table d'un petit restaurant qui tient le coin de sa rue. En cliché de célibataire, assis de profil en vitrine, regardant rarement le débit piétonnier et automobile qui défile à double sens sous ses yeux, ne faisant pas non plus très attention à la jeune femme assise en face de lui, à quelques tables de là, et qui, par-dessus l'épaule de son partenaire pourtant fort bavard, lui jette de longues œillades de plus en plus désespérées. Bien entendu, le malheur de cette jeune personne s'évanouirait si Olivero consentait à lui répondre, ne serait que d'un battement de cil. Alors, rechargée, confiante en sa maîtrise des autoroutes à péages de l'existence, elle reprendrait courage et, interrompant son compagnon dans son débit de paroles transparentes, elle lui parlerait de Bob, le fantastique Uruguayen rencontré il y a maintenant trois ans lors de cette conférence à Manille et de leur liaison passionnée qui fait courir sous elle ce feu déchirant qui la mine et la réjouit chaque jour et toutes les nuits. Elle caresserait la joue de l'homme en face d'elle et soufflerait un baiser d'excuse. Elle lui laisserait l'espoir qu'il est un homme mais qu'elle en aime un autre en ne disant rien de leurs plates nuits conjugales et de l'odeur après la nuit des corps qui ne s'aiment plus. Et puis elle partirait avant la première bordée de larmes, laissant derrière elle la traînée de son parfum, le souvenir d'une salle de bain commune d'où bientôt tout produit de beauté aux senteurs sucrées aura disparu, la photo jaunie d'un baiser bordé d'arbres et de jonquilles, le film taché d'une demi-vie qui s'achève là, dans une brasserie parisienne.

Non, Olivero pense, pense, pense et repense qu'il y a deux mois, il y avait une femme dans sa vie et qu'aujourd'hui il n'y a plus cette femme. Et il ressent ce qu'il n'aurait pu définir hier encore et qui pourtant ne l'a pas quitté depuis ce triste début d'après midi devant la Rotonde du Parc Monceau : un truc bizarre qui s'est immiscé tout de suite mais lentement comme un rhume d'été : le manque de Jeanne Genséric.

Jeanne Genséric lui a manqué, lui manque et lui manquera assurément jusqu'à ce qu'elle revienne, cette idiote avec sa susceptibilité de sainte nitouche. Sur cet aperçu d'une conjoncture qui lui paraît soudain plus triste encore, il relève la tête, croise rapidement le regard de la fille assise en face de lui à quelques tables de là, s'aperçoit vaguement qu'elle vient de changer d'expression — quelque chose d'immense dans les yeux et un léger pincement des lèvres, comme un sourire retenu — puis apercevant le garçon qui allait s'éloigner, il lui fait signe qu'il voudrait bien l'addition et, si possible, la payer tout de suite afin de pouvoir sortir d'ici au plus tôt. Ce que le garçon comprend et exécute dans l'instant en revenant presto, la soucoupe ornée de la note volante et la game-boy à la main. Olivero

tape son quarté gagnant, fait vrombir la machine infernale, empoche le bout de papier roulé que lui rend l'obligé et se lève pour partir.

En passant près de la table voisine, il voit la scène touchante d'une jeune femme sortant de table où un homme sanglote en silence, mais n'y prête aucune réelle attention. On vous l'a déjà dit, Olivero a bien d'autres chats à fouetter, c'est pourquoi il décide brusquement, comme toute personne nantie qui désespère, d'aller faire du shopping.

Quand il rentre le soir, c'est en avançant un employé de chez Darty qui lui-même précède un volumineux carton contenant, si l'on s'en réfère à l'objet dessiné dessus pour éviter les erreurs en réserve, une télé murale de taille impressionnante. Moins d'une demi-heure après, le technicien repart après avoir installé le cadre et surtout expliqué à Olivero comment il s'agit de bien s'en servir.

Donc, Olivero est maintenant planté devant et il passe sur tout un tas d'images en actionnant la petite télécommande tubulaire que lui a laissée le technicien après avoir fait des manœuvres un peu compliquées avec.

— Surtout, ne touchez pas ces boutons-là, vous risqueriez de tout dérégler !

— Je n'y toucherai pas, c'est promis !

— Enfin, vous faites comme vous voulez, moi ce que j'en dis c'est pour pas que vous nous appeliez tous les quatre matins !

— Non, mais je vous promets que je ne toucherai pas à ces boutons.

Le type est parti en fronçant les sourcils.

Au milieu de son zapping, Olivero — dont nous n'avons que trop décrit le caractère et la capacité d'émerveillement — tombe sur Jeanne Genséric interviewée par Franz-Olivier Giesbert. Sa réaction est immédiate : arquant le sourcil droit, s'échappe de sa bouche comme s'il devait y avoir un témoin :

— Tiens, Jeanne à la télévision.

De son côté, Pols ferme les yeux et tente une énième fois de remettre en branle l'ancienne caravelle qu'est son lit et qui semble ne plus vouloir quitter son plancher des vaches, sa rade herbeuse, sa pâture à bittes d'amarrage. Il sait, d'ores et déjà, ce qui l'attend de l'autre côté et il ne s'angoisse même plus. Il laisse faire puisqu'il n'y a rien à faire. Il a presque fini par abandonner la partie.

Imaginez-vous que maintenant, même en état de veille, Emmanuelle apparaît sitôt que Pols commence, frondeur, à avoir une pensée scabreuse. Et dès qu'elle apparaît, plus rien ne veut.

Il a bien été forcé de lui donner un nom à cette pauvre vache innocente, victime de sa conscience malade. Alors, Emmanuelle. C'est toujours ça de pris sur Clarabelle ou Margot. Mais même, Emmanuelle n'en est pas devenue plus attirante. Alors Pols a repris d'une plume plus féroce ses mémoires, y passant un temps hors du temps afin de se coucher épuisé, sombrer dans le précipice vide et noir, la faille jusqu'au réveil. Mais rien est encore quelque chose. Au fond du gouffre, une petite porte fini toujours par s'ouvrir sur le museau d'Emmanuelle, tachetée de fraîche luzerne, broutant une infinie boulette végétale, le regard fixe sous ces cils arachnéens.

Alors Pols s'y attache à son Emmanuelle, toute indésirable, statique et monomaniacale qu'elle puisse être. Elle a fini par devenir une compagne au moins aussi fidèle que l'était Morphée en son temps. Bien sûr qu'elle est beaucoup moins active, moqueur que vous êtes. On aimerait vous y voir, tiens, des sabots à la place des baskets, un corps quadrupède de quatre cent kilos, lâché sur le plancher du pont d'un bateau croisant au large du Cap Horn. Un peu de respect, voyons ! Si les vaches savaient aussi bien nager qu'elles font le lait, ce serait mentionné dans le dictionnaire : « [Sport.] *Nager comme une vache*. Exceller dans les disciples natatoires. » Or, ça n'y est pas et de notoriété publique, la vache n'est pas un animal aquatique (si l'on excepte sa cousine voisine, la rythine — voir à ce sujet par [Zool.] dans OG 7) donc, qu'on lui pardonne ses limites et qu'on la laisse ruminer en paix.

Somme toute, une vache n'a pas un physique si disgracieux que ça. Bien sûr, il y a toujours moyen de rire de ses énormes naseaux par lesquels de temps en temps elle laisse échapper de profonds soupirs qui pourtant ne trahissent pas l'ennui — comment voulez-vous qu'une vache ait seulement la notion de ce qu'est l'ennui quand sa fonction première est de mâcher de l'herbe et de laisser son estomac transformer tout ça en lait ? On pourrait vouloir se moquer de sa molle passion pour la circulation ferroviaire : mais qu'y a-t-il de plus rapide dans l'entourage d'une vache que le train ? Pensez à ceci : l'homme qui la met au pré chaque matin et vient l'y chercher chaque soir, ne se déplace jamais plus vite qu'elle puisqu'il doit bien surveiller qu'elle chemine dans la bonne direction de l'étable à pâture et retour. Quant aux voitures qui croisent dans les environs, il y a bien trop de virages, de fossés alentour et de bêtes lentes pour qu'elles s'aventurent à dépasser le 50 km/h obligatoires. Oui, il y a les mouches mais pour la vache qui ne pense qu'en terme d'horizontalité stricte — elle ignore tout du vol aérien — la mouche n'est rien d'autre qu'une démangeaison répétitive, un prurit que l'on chasse d'un battement de cil et d'un coup rotatif de la queue. Alors que le train, ce long trait qui passe dans un souffle, toujours assez loin pour qu'elle ait le temps de le suivre des yeux, cette machine à réaction qui hache le paysage comme la projection soudaine d'un film inattendu, cet engin qui n'a jamais, ni la même couleur, ni tout à fait la même forme et qui vous surprend toujours parce qu'à chaque passage il est une nouveauté, et cette vitesse fulgurante et linéaire qui parfois attrape un éclat du soleil et devient un éclair dans le bas lointain, une comète au ras des pâquerettes, la flèche formidable d'un divin archer qui irait se planter dans quelque cible fantastique... Le train est bien quelque chose sur lequel l'attention de la vache s'attarde puisqu'on dirait à chaque fois qu'une partie du paysage se met en mouvement. Voilà certainement d'où lui vient cette molle passion que l'homme ne peut pas se vanter d'attirer, même si c'est lui aux manettes qui, finalement, quoi qu'on en dise, le fait avancer ce train.

En outre, la vache a des yeux très attachants d'où émergent ces longs cils gracieux qu'on dirait encharbonnés et qu'elle manœuvre avec la grâce d'une fille de mauvaise vie. Et puis, qui n'a jamais pensé à mal devant

l'énorme langue que de temps à autre elle passe sur ses naseaux afin d'y venir cueillir un brin de fourrage ? Qu'il se montre et que l'on rie de lui plutôt que de cette pauvre génisse de qui, à priori, il paraît si simple de se gausser.

Voici l'état dans lequel se trouve Pols en cette fin de deuxième mois : il tente de s'adapter à ses propres ruminations. Mais, un après midi où il se réveille dans son lit-bateau, qu'il ne quitte donc pour ainsi dire plus, il trouve le magasin vide ! Toujours plein de son immense rayonnage boueux mais totalement désert de client. Cela dit, n'eussent été ses préoccupations majeures ces derniers temps, il aurait noté une franche baisse de la fréquentation.

Pols se demande d'abord, dans un brusque sursaut d'orgueil blessé, s'il n'est pas tout à coup passé de mode ! On connaît le phénomène : une boutique, un bar, une boîte de nuit s'ouvre et devient le summum de ce qui se fait de mieux et les gens affluent et enrichissent le lieu. Puis, comme ils sont venus par grappe, ils s'en vont en bloc et ne reviennent plus : ils sont partis vers le nouvel ailleurs, le nouveau summum, laissant le précédent compter sous et rembourser créances. Certains le savent et, prévoyants, ils deviennent eux-mêmes des entrepreneurs de summum. Ainsi, lorsque la foule quitte leur bar devenu out, c'est pour se précipiter dans la nouvelle boîte in qui leur appartient déjà.

Pols ne pense pas qu'il s'agisse de ça. Pols est le seul à Paris à pratiquer ce commerce et il ne pourrait y avoir de concurrence autrement qu'à perte. Il sait très bien qu'aussi snobs que puissent être ses clients, ils sont condamnés à lui être fidèles... ou du moins ils l'étaient. Ils l'étaient, l'équation est pourtant simple, pendant tout ce temps où Pols était lui-même une attraction vivante. C'est à se demander maintenant s'ils ne venaient pas uniquement pour voir le maître des lieux sortir d'une de ses siestes crapuleuses, cette bonne époque où l'un d'entre eux donnait l'alerte du réveil imminent et où tous accouraient autour du lit-bateau, les épouses affamées en premier. Cette bonne époque où la vente de tout son stock de déchets flambait autant que son glaive était actif et sa force vivifiante. Or, depuis deux mois, pas une mère de famille ne lui a sauté sur le manche devant une foule extatique, les bras encombrés de débris. C'est lui, désormais, le plus gros débris de ce bouge et personne ne viendra plus pour le racheter à prix d'or, même s'il se solde jusqu'à l'inacceptable. Un vieux pneu tout moisi, sans même de chambre à air où insuffler un peu de vie...

Voilà en substance à quelle sauce Pols se mange ce jour-là. Et décide d'achever son enfermement par ce qu'il croyait ne plus jamais devoir sortir du grenier avant sa retraite : un vieux poste noir et blanc, le premier qu'il acheta lorsqu'il s'émancipa, un Tévée (sic !). Il l'installe sur une table roulante en plaqué bois laqué qu'il place là où trônait Morphée, trouve une tringle assez longue pour servir de télécommande manuelle, branche l'antenne et remonte tristement à bord, s'appêtant à allumer comme s'il s'agissait de relever le chien du pistolet qu'il aurait collé sur sa tempe. C'est à peine si en actionnant le bouton de mise sous tension, il ne dit pas mentalement adieu à ce monde qu'il aimait tant, mais à cette chienne de vie qui

ne lui a pas permis d'en profiter.

Ce qui apparaît sur l'écran, sortant du noir très longtemps après la voix qu'il ne peut pas avoir reconnue puisqu'il provoqua lui-même son mutisme, a la forme, la mouvance, l'éclat, la blancheur, le sourire, la beauté de sa Morphée s'appêtant à quitter sa proue. Devant les yeux de Pols, soudain brouillés par les larmes irrépressibles de la joie, apparaît enfin dans sa totale luminescence, bien que monochrome, Jeanne Genséric interviewée par Franz-Olivier Giesbert. Et de hurler :

— Morphée ! Te revoilà ! Vive la télé !

— Vous écrivez vite ?

— Pardon ?

— Non je vous demande ça parce que c'est vrai que c'est une question que les gens se posent souvent même des gens du métiers, des gens de la page...

— Ca dépend.

— Comment ça ?

— Si j'écris court, oui, j'écris vite. Mais si j'écris long alors ça me prend beaucoup plus de temps ; ce qui fait qu'en moyenne, j'écris à un rythme normal.

— Très bien ! Hum ! Eh bien Jeanne, vous restez encore avec nous quelques instants. On va accueillir maintenant François Nourricier pour son...

Après l'émission, Jeanne passe par la case démaquillage où Franz-Olivier Giesbert revient à la charge pour essayer de lui décrocher le restaurant de ce soir. Pour un peu, Jeanne accepte. À ce qu'elle a pu en juger, il semble avoir le minimum de conversation requis. Mais bon, en y repensant : Vous écrivez vite ? Quel petite idée peut-on se faire d'un écrivain pour lui poser ce genre de question ? Jeanne n'est tout de même pas une photocopieuse dont on demande la rendement copie/minute.

Hop ! Machine arrière : Franz-Olivier Giesbert n'a pas plus de conversation envisageable que n'importe lequel de ses coreligionnaires.

Point barre.

Et puis de toute façon, demain,

10:00 — Elle a rendez-vous au Salon du Crillon avec une journaliste de *Elle*.

12:00 — Elle déjeune avec Papa qui doit lui présenter un jeune scénariste qu'une production a engagée et qui est en passe d'adapter le bouquin, bien sûr en étroite collaboration avec elle si elle le désire.

14:00 — Elle voit un type du nom de Strasbourg ou Starzburg que sa mère a contacté et qui pourrait être un très bon agent.

15:30 — C'est *Libération* qui lui pose des questions sur les toits de la Samaritaine.

17:00 — Elle a aussi accepté les *Inrockuptibles* aux Tuileries.

20:00 — Et uniquement parce qu'il offre le repas, Pivot à la Perouse (Pivot n'a-t-il pas fait ses adieux ?).

Et avant de se coucher ce soir, Ingrid, la styliste de sa mère, doit passer chez elle pour lui essayer la garde-robe

qu'elle portera pendant sa période de promotion. C'est épuisant mais finalement tellement excitant, répond-elle à une jeune et jolie journaliste de *Jeune & Jolie* qu'elle a bien voulu recevoir dans la loge de maquillage à la fin de l'émission pour en être débarrassée et qui ne pose pas de questions qui ne contiennent le nom du magazine chez qui elle pige (comment est-ce qu'on devient écrivain tout en restant jeune & jolie(tm) ? Est-ce qu'elle a déjà rencontré Marguerite Duras, qui en son temps fut tellement jeune et jolie(tm) mais après beurk ! ? Et elle va faire quoi avec tout l'argent qu'elle va gagner... S'abonner à *Jeune & Jolie*(tm) ?)

Alors vous direz-vous, qu'est-il advenu de notre Jeanne Genséric, de ses chemisiers blancs et ses jupes plissés, ses peignes où couraient des familles de canards et ses débardeurs derrière lesquelles ses seins suppliaient ? Et sa fronce, son arme menaçante au-dessus du nez ? Ne venons-nous pas de la voir, pendant près d'une heure et demi, tout sourire et décontraction, sans retenue, ses beaux yeux en perpétuel état de joie que c'en était presque vulgaire — la télé flingue, terrasse les minuscule défauts, démystifie même le béton, avec sa boîte de blush qui tartine tout le monde en plus petit dénominateur commun. Et pour sûr, vous pariez déjà que c'en est fini des études à la fac, qu'avec tout cet argent qu'elle va gagner, justement, elle va s'abonner à *Jeune & Jolie*(tm), qu'à plus forte raison, elle va tomber dans les affres de la célébrité et que même ce roman, qui titille aussi la presse spécialisée, n'est pas forcément une référence et qu'on en a vu plus d'un se vautrer plus vite que ça encore dans l'alimentaire !

Vous voici en apitoiements :

Pauvre Jeanne Genséric et ses illusions !

Pauvre Olivero Garlasseri ! Car, quel poids peut bien avoir ce malheureux quand on sait tous les charmeurs de serpents en orbite autour des gens à la mode. Non, tout cela ne pèse désormais pas plus lourd que les deux cent cinquante-huit pages vélin de ce livre que Jeanne regarde s'envoler de rédactions en photos de presse, de télévisions en radios depuis à peine une semaine qu'il est paru. Regardez-là s'étirer sous le massage facial que lui offre sympathiquement cette maquilleuse aux besoins saphiques. Et bientôt, la Mercedes qui traversera tout Paris pour la poser devant sa porte, le chauffeur qui viendra lui ouvrir la portière et il faudra presque le retenir pour ne pas qu'il la porte jusqu'à son lit et se retire sur la pointe des pieds pour la laisser poursuivre son rêve, ce soir entre ses draps roses. Non, vraiment, quel que soit le déploiement de charmes dont pourrait faire usage notre Olivero, il y a peu de chance que jamais il ne puisse la toucher à nouveau.

Jeanne Genséric a désormais un amant bien plus attrayant : le public ! Et contre cela, on ne peut que se résigner, se fractionner jusqu'à l'invisible.

La jeune et jolie(tm) journaliste dit au revoir juste au moment où la maquilleuse jette son coton dans la corbeille ; entre Franz-Olivier Giesbert qui vient s'installer

presto dans le fauteuil voisin, un peu renfrogné par le précédent refus.

— Ca s'est bien passé ?

— Oui, merci.

— J'ai réellement beaucoup aimé votre roman.

— Merci.

— Non, je suis sincère.

Et son téléphone portable sonne dans la poche intérieure de son blazer, et il dégaine et décroche et il parle et quand Jeanne se lève, il lui adresse un petit salut de la main et avant qu'elle ne quitte la pièce, il lui lance en posant une main sur le micro de l'appareil :

— Voyez avec David, mon assistant à l'entrée. Il vous a appelé un taxi ! Bonne soirée et encore merci ! Oui, Étienne, excuse-moi, tu disais...

A 10 h 00, elle profite du Crillon pour s'offrir un petit déjeuner qu'elle avale goulûment face à une journaliste squelettique qui refuse catégoriquement tout ce que Jeanne lui propose, qui, il est vrai, risquerait de l'alourdir rapidement.

A 12 h 30, le jeune homme assis à côté de son père et qui s'escrime sur son tournedos Rossini, essaie tant bien que mal de convaincre les deux qu'une version cinématographique du roman de Jeanne pourrait avoir un succès inestimable et que, songez-y, les américains pourraient très bien dans la foulée racheter les droits pour faire un oui-mayke !

— Pensez à *Trois hommes et un couffin*, par exemple.

— C'était déjà un film, pas un livre.

— Oui, mais vous comprenez le concept.

Jeanne récupère la carte de ce jeune homme un peu brouillon mais ne lui promet qu'une période illimitée de réflexion.

14 h 00. Idem pour Strasbourg ou Strazburg, l'agent en devenir qui lui propose tout de même un échantillon gratuit de ses capacités en l'accompagnant jusqu'à la Samaritaine.

15 h 30. Sur le toit, l'attachée de presse de la maison d'édition, Suzanne, vient s'excuser immédiatement de ne pas être venue ni hier soir, ni ce matin, mais son fils est à l'hôpital, on l'a opéré d'un phimosis de toute urgence et elle présente très chaleureusement, comme pour s'excuser du phimosis inopiné de son fils, Jeanne au journaliste et au photographe qui a tendu un grand écran blanc, à se demander pourquoi ils ont monté neuf étages plus ce minuscule escalier si c'est pour boucher le panorama. Sans doute des histoires de lumière exceptionnelle. Bref, Jeanne ne dit mot à part ce qu'il faut et laisse Strasbourg ou Strazburg occuper Suzanne qui est une fille très gentille et attentionnée mais semble avoir une nette tendance à raconter des choses dont l'indigence n'a d'égal que le manque d'intérêt des sujets. Le journaliste pose ses questions, le photographe lui demande après de se mettre devant l'écran blanc, il lui demande de prendre deux trois poses « un peu mode, genre, tu vois ce que je veux dire, quoi ? » et Jeanne tique sur le tutoiement d'office, répond que non, elle ne voit pas franchement, et que ça serait pas mal si on voyait Paris derrière, non ? Le journaliste se marre doucement, le photographe s'embrouille dans une

justification artistique misérable, prend finalement très peu de clichés et tout le monde se replie.

Au rez-de-chaussée, Strasbourg ou Strazburg et Suzanne manquent de peu la dispute, voulant l'un comme l'autre véhiculer Jeanne jusqu'aux Tuileries, Suzanne arguant qu'elle est garée juste en dessous et Strasbourg ou Strazburg qu'il a une décapotable. Jeanne met un terme à la rixe en souriant qu'elle préfère aller seule et à pied, ce qui lui permettra en plus de traverser les cours du Louvre qu'elle n'a pas vu depuis longtemps. Ce qui lui permettra surtout de prendre son temps, bien qu'elle soit déjà en retard, et d'avoir deux émissaires en avance sur elle qui feront patienter le prochain scribouillard et son fidèle photographe.

Elle marche donc d'un pas tranquille, traversant comme promis, la Cour Carrée puis la Cour Napoléon et leur parterre de touristes qui se pressent un peu partout où il y a de la place pour prendre des portraits de groupe. Jeanne est souriante, parfaitement détendue et profite du luxe qui lui est offert de ne rien faire d'autre que ce qu'elle désire, surtout quand elle doit honorer des obligations. Elle sait déjà en arrivant à l'entrée du Jardin des Tuileries, que là-bas, à l'autre bout, c'est la panique et que Strasbourg ou Strazburg engueule Suzanne pour son manque d'initiative, qu'elle aurait au moins dû prévoir un portable pour Jeanne, voir un GPS. Mais la voilà qui arrive, d'un pas magnifique, vivant parfaitement — même s'il est vrai qu'elle a pris un peu d'embonpoint — l'ensemble pantalon-veste anthracite Issey Miyaké que lui a passé Ingrid dans une des cabines de la Sama tout à l'heure, le sourire au coin des lèvres et déjà prête à désamorcer toutes les tensions.

Le photographe, un vieux-beau qui lui fait penser à son père, s'approche tout de suite pour lui baiser la main que Jeanne détourne en serrant la sienne, et Strasbourg ou Strazburg arrive derrière avec le journaliste et Suzanne sur leurs talons, pour faire les présentations et l'on peut commencer et ce qu'il y a de bien c'est qu'il n'y a pas d'écran, que le soleil brille dans les yeux, que le photographe nous tourne autour et prend des poses plastiques à chaque fois qu'il s'arrête pour déclencher, que le journaliste a apparemment bien bossé son entretien et que dix mètres plus loin, Strasbourg ou Strazburg et Suzanne sont encore en train de s'engueuler à voix basse et grands gestes nerveux. Et tout cela se termine avec l'arrivée soudaine de Papa et Maman de retour de Sidney qui ont apporté le champagne pour fêter la vente du livre en Australie et donc, bientôt aux États-Unis et surtout la vente, il y a une heure du 100 000^e exemplaire. Tout le monde est fou de joie, même Strasbourg ou Strazburg en embrasse Suzanne, à moins que ce ne soit l'inverse, et le journaliste prend note alors que le photographe ne photographie pas la scène de liesse, non pas parce que ce n'est pas dans l'esprit du journal mais parce qu'il est bien trop occupé — on aura compris que l'épisode du baisemain n'était qu'un leurre de fausse gentlemannerie — à déjà siroter une coupe de champagne alors même qu'il n'y a que six verres et qu'ils sont sept.

Bref, tout cela ressemble fort à la fin d'une sitcom un peu foireuse et on attendrait presque que l'image se gèle dans le mouvement pour laisser apparaître en transpa-

rence le déroulant du générique. Mais, c'est sans compter que le chapitre n'est pas fini et que dans une heure et demi, Jeanne a rendez-vous à la Perouse avec Bernard Pivot et qu'elle ne peut pas décommander. Qu'à cela ne tienne ! Puisque tu dois y aller, nous irons tous et fêterons dignement ce phénoménal succès. Il n'y a que le journaliste qui décline l'offre, parce que ce n'est pas dans l'esprit du journal ni dans le sien d'accepter les cadeaux de ceux dont ils causent, mais qu'importe, son photographe le représentera. Ainsi, le journaliste déontologiquement condamné s'éloigne alors que dans le sens opposé s'en vont en grappe autour de la jeune best-seller, son père qui se reconnaît bien en elle, sa mère qui pareil et plus peut-être, son attachée de presse qui va sans aucun doute être augmentée, son bientôt agent qui va sans aucun doute gagner de l'argent et un photographe un peu rude qui pense qu'il va sans aucun doute la raccompagner chez elle et lui mettre un bon gros coup de pine.

À La Perouse, Bernard Pivot est petit dans sa banquette et se sent légèrement débordé par le nombre qui débarque sur une table au préalable réservée pour deux. La soirée s'égayé autour de quatre ou cinq bouteilles de Moët, même Nanard y va de la sienne et le photographe finit aussi tristement qu'il a commencé, en vomissant dans le seau à glace que le garçon s'appropriait à ramener. Puis il s'effondre et plus personne n'y prête attention.

Entre le dessert (un modeste quarteron de profiteroles au caramel) et le café, Jeanne s'éclipse pour des raisons naturelles. Plus tard, alors qu'elle sèche ses mains sous le souffle chaud du pulseur, la porte réservée aux dames s'ouvre sur un Bernard Pivot visiblement gênée de s'introduire ainsi ici. Il force malgré tout le passage, indiquant à Jeanne qu'il ne s'est pas trompé et que transgresser ainsi son éducation jésuite ne se fait pas sans bonne raison.

— Je suis désolé, je...

— ...

— Ecoutez, Jeanne, ce n'est pas du tout ce que vous imaginez, vous, moi, ce serait ridicule voyons, d'où vous êtes vous constatez mes pellicules et je n'ai vue que sur la bordure de votre soutien-gorge...

— ...

— J'ai besoin de vous, Jeanne. Si seulement...

Le pulseur d'air chaud s'arrête. La scène se fige et la dernière syllabe de Pivot rebondit trop bruyante contre les cuvettes environnantes. D'un mouvement brusque, l'ex présentateur littéraire enfonce à nouveau le bouton presseur du pulseur qui se remet en route.

— Si seulement nous avions pu dîner en tête à tête, ce soir, tout aurait été beaucoup plus simple. Enfin, je ne peux pas vous blâmer, vous ne pouviez pas savoir.

— ...

— Jeanne, je suis si seul. Tellement si seul. Je n'en peux plus. Je n'ai que vous. Il n'y a qu'à vous que je peux demander cela.

— M. Pivot, je...

— S'il vous plaît. Laissez-moi juste vous le dire et si vous ne donnez pas suite, alors mes paroles resteront enfermées ici, balayées par l'air pulsé et les vaporisations aux

pins des landes.

— ...

— Mon émission me manque, Jeanne. Bien plus que ce à quoi je m'attendais. Je pensais pouvoir décompenser dans l'art footballistique, au début les copains m'ont énormément encouragé, je suis même passé libéro, j'ai marqué pas mal de buts dans des lucarnes vachement pas évidentes. Mais mes nuits ont commencé à chavirer. Au début c'était pas grand-chose, des petits souvenirs qui résonnaient. Et puis le manque. Jeanne. Savez-vous ce que peut-être le manque ?

— ...

— Vous êtes mon retour. Vous êtes ma survie. Si vous me dites oui maintenant, je redémarre dans trois semaines. Avec vous, n'importe qui me rouvre la porte des studios. Jeanne, je vous en supplie. Je suis un homme des roulottes. J'ai besoin de ça pour vivre.

Le pulseur s'arrête. La dernière syllabe glisse et rebondit. Jeanne sourit à Bernard qui revoit en un flash la bibliothèque aux livres blancs.

En se quittant, on prend rendez-vous pour un projet de dans bientôt, on se serre la main, on s'embrasse. Avant de se sauver en taxi, Jeanne dit à sa mère qu'elle doit lui parler en tête-à-tête, au plus vite, demain midi par exemple, chez Cador, pourquoi pas.

Et elles se sauvent.

Et Jeanne s'endort seule et heureuse après cette journée trop pleine de monde et d'éphémère.

9 - Troisième partie

Defoustator 5

— Ah ! La putain de sa mère, salope !

— Eh ! C'est fini ce bousin, là, vous allez encore tout me péter ! C'est la troisième fois en un mois que les types viennent me le réparer, j'en ai plein le dos de vous voir là-dessus. Allez, sortez de là !

— T'façon, il a tilté, ce bâtard ! Vous me resservez un jaune pendant que je vais pisser, Mâme Brigitte ?

— Votre clope sur la vitre, y a des cendars, merde !

— J'en veux plus ! Picoler, je veux bien, mais c'est fumer, j'y arrive pas.

Sortant des toilettes, dont il n'apprécie que peu l'absence de siège dite « à la Turquie », Olivero Garlasseri manque glisser sur un long ruban de papier hygiénique détrempe. Ouvrant la porte qui donne sur la salle, il croise Mir, le pilier le plus atteint de l'endroit, avec sa fraise de nasique qui lui frotte la lèvre supérieure et ses yeux antinomiquement écarquillés qui lui donnent cet air lunaire, lunaire = espace, espace = orbite, orbite = station orbitale, station orbitale = Mir. Il lui libère le passage sans que l'utilisateur s'en rende vraiment compte et revient vers

le comptoir où Mâme Brigitte dépose un verre de liquide jaune opaque. Olivero, qui a soif, saisit l'occasion de se désaltérer et, distraitement, il prend le récipient à pastis et en engloutit la moitié sans frémir.

— Mâme Brigitte, sérieusement : votre bidule là, faut le changer. Ça fait combien de temps que vous l'avez ? Un flipper Top Gun, ça doit pas dater de la semaine dernière quand même, hein ?

— Vous me fatiguez, M'sieur Garlasseri.

— Ils veulent pas vous le remplacer, c'est ça ? M'étonne pas.

Olivero vide d'un trait ce qui reste dans son verre, le repose et saisit — assez habilement pour un gramme deux — le dernier œuf encore en place sur le présentoir.

— Peux avoir du sel, siouplaît ? Ce que ces fils à personne savent pas ou refusent de savoir, Brigitte, c'est que le flipper, c'est comme la littérature. Tout est dans la tronche. Votre machin Top Gun, là, quand vous le regardez, vous trouvez qu'il ressemble à un avion de chasse américain, avec ses pieds à roulettes et son manche à ressort ? Non ! Ben c'est comme *Madame Bovary* en édition de poche : c'est moche, c'est petit, ça s'abîme et puis une fois que vous avez ouvert, c'est un chant de coquelicots balayé par un petit vent de printemps quelque part entre Waterloo et Singapour. Y a des lumières qui clignent dans tous les sens, des petits bruits que vous êtes le seul à entendre et c'est vous aux commandes. Le sublime, créé sur mesure. Votre 42 habituel, avec un waterbed gratos rajouté sous chaque semelle.

Olivero se tait quelques secondes comme s'il n'avait pas encore ouvert la bouche. Il fait rouler son œuf sous sa main en appuyant doucement pour concasser la coquille contre le comptoir puis il l'épluche en regardant dehors le passage d'une ambulance sur le bitume de la rue Caulaincourt. Il sale l'extrémité de sa denrée pelée et commence à grignoter en levant les coudes pour faciliter la circulation du torchon de Mâme Brigitte qui astique.

— Je suis passé dans ce café très bruyant des Abbesses l'autre soir, comment s'appelle-t-il ? Il doit connaître votre fils, c'est plein de gamins de son âge.

— ...

— Vous me faites la gueule, Brigitte ? C'est parce que j'ai dis que votre flip il était tout pécras ? Eh ! Faut pas le prendre mal, moi je l'aime bien votre flip, mais ça y est, je le connais maintenant et puis il coince un peu de temps en temps.

Le nasique sort des toilettes comme s'il s'en échappait. Il claque la porte derrière lui et s'appuie de tout son poids contre, mains bloquant la poignée.

— Faut plus y aller, Mâme Bri. C'est en travaux !

— Qu'est-ce que vous avez fait encore ?

— C'est la faute à ma femme. Elle a fait du chou pour notre fille y a un mois. Elle en avait cuisiné pour tout un hospice alors elle a congelé. Hier soir y avait que ça. J'ai mal dormi, vous pouvez pas savoir.

Olivero revient vers le flipper et fouille ses poches à la recherche de quelques pièces de bonne taille. L'endroit est propre. Les murs accusent le revêtement assombrissant de la nicotine, teignant l'ensemble d'une ombre brunâtre mais les rideaux au crochet coupant les fenêtres en deux

dans le sens longitudinal pour que les dîneurs du midi ne soient pas ennuyés par la vue des passants du dehors donnent un rien de luxe ordinaire à l'endroit. Les tables sont en bois brut, d'une qualité industrielle indéniable. On insiste pour que la bière soit maintenue sur son sous-bock. Mâme Brigitte n'aime pas les tâches rondes. Pas de téléviseur. Pas de foot. Pas de bruit. Un flipper en sourdine.

— Et ben dans ce bar dont je parlais aux Abbesses, ils viennent de rentrer le nouveau Defoustator 5, un flipper grand comme un lustre hongrois, avec Bruce Willis et un pétard nucléaire en guise de tirette à bille. Y avait des mômes qui jouaient dessus, je vous assure qu'avec ça, Mâme Brigitte, vous rentrez du monde et vous doublez le capital de la boîte. Dans deux ans, vous vendez et vous rachetez la tour Montparnasse. Notez bien ce nom, Mâme Bri : Défoustator 5. La Jaguar du flipper. Et puis vous risquez pas d'être emmerdée par les petits branleurs : la mise est à dix balles. Ca vous crée une élite, non ! Et pour le faire tilter celui-là, faut en bouffer du topset. Ils doivent le livrer en hélico, ouvrir le toit de la boutique et refermer après la dépose. Faudrait que vous voyiez l'engin. Dans les trois cent ou quatre cent livres. Un mammoth. Avec des poignées en platine. Comme un cercueil de dictateur.

— Vous m'épuisez, Olivero. Tenez, celui-là je vous l'offre et vous rentrez. J'en peux plus de vous entendre !

Mâme Brigitte, qui est une petite femme douce ayant acquis la gouaille comme on apprend une langue étrangère dans un pays d'accueil, tend un verre ballon de taille moyenne vers la source à pastis, y fait descendre l'équivalent d'une dose et demi, coupe à l'eau pour précipiter le liquide et repose la chose houlante sur son comptoir avant d'essuyer la trace avec le chiffon miracle.

— Je le veux bien avec un doigt de menthe. C'est pour l'haleine.

Mâme Brigitte, qui est une petite femme seule ayant acquis une paire d'épaules enviable à force d'aider à la décharge des matières premières de l'endroit, jette un regard par en dessous à Olivero, reprend le verre et y renverse un doigt trois quart de sirop de menthe verte chimique.

— Quoi !

— Les cadeaux, M. Garlasseri, des fois, faut les prendre comme ils viennent. Parce qu'ils sont pas toujours offerts de bon cœur. Faites attention à pas trop me fatiguer non plus. J'en ai secoué des plus costaud que vous ! Tenez, avalez-moi ça et filez chez vous.

— Pas avant que je vous aie parlé du Defoustator 5 et ce de manière définitive. Vous permettez ? !

— Qu'y pourrais-je, M. Garlasseri ?

Oui, qu'y pourrait-elle, Mâme Brigitte ? Ses épaules et sa gouaille ne seront jamais assez robustes pour affronter la soulographie bavarde d'Olivero Garlasseri, l'homme aux pensées fixes et à l'obsession prosélyte. La place est à elle, elle ne va tout de même pas se sauver le temps du mode d'emploi. Le garçon serait fichu de tout boire, de gommer son ardoise et de partir avec la caisse réargenter la concurrence.

— Le Défoustator 5, Mâme Brigitte, c'est *Guerre et Paix*, *L'Iliade* et *Le Banquet* sur un billard électrique.

— Et *Mâme Bovary* ?

— Non, pas *Madame Bovary*, faut pas pousser.

— Ben vous m'aviez dit...

— Oui, oh, ben si vous vous mettez à croire tout ce que je ponds pour embourber votre attention, Mâme Brigitte, on est pas sorti. J'en veux bien un autre, j'ai le palais sec.

Et Mâme Brigitte remonte le ballon vers l'écluse, y ajoute de l'eau, un doigt trois quatre de menthe chimique et après la première gorgée, Olivero commente, avec une allégresse non-feinte, l'utilité de faire croire à la présence de Bruce Willis et d'un quelconque scénario sous le verre poli du Defoustator 5, flipper à succès d'un café des Abbesses.

Olivero a vieilli, un peu. Son nez accuse une couperose encore disparate mais croissante. Sa tenue vestimentaire s'est quelque peu diversifiée depuis notre dernière rencontre. Il prêche désormais d'avantage pour le vêtement utile, celui que l'on ne choisit pas mais qui vous tombe sous la main et dans lequel on flotte quel que soit l'état d'esprit : jeans, pull-over, chemisette. Tout ça correctement boutonné, attention, pas de faute de goût. On a juste dit « décontracté ». L'éducation, où qu'en soit la passade, est profondément ancrée chez les Garlasseri. Là, accoudé au zinc de Mâme Brigitte, un doigt dans l'assiette à cacahuètes, l'autre main autour du ballon à jaune, Olivero tente de se tenir droit comme une arquebuse, boit sans renverser, ne fait aucune faute de frappe quoi qu'affiche le sismomètre et attend d'être rentré pour rendre ce qui n'aura pas été accepté par l'organisme.

Dans le voisinage du Bar à Brigitte, on parle d'Olivero Garlasseri comme d'un client honnête et franc, au verbe clair et aisément emphatique, faisant honneur au grand patronat des buveurs grâce à sa tenue ferme et à son penchant polonais pour l'alcool (entendons par polonais, la définition napoléonienne de l'expression : lorsque Napoléon disait à ses hommes qu'ils pouvaient boire à condition que ce soit comme des polonais, l'empereur entendait par là tenir sur ses jambes et savoir encore psalmodier une quelconque allitération en f après absorption d'un litre et demi d'antigel). D'aucuns mettent sur le compte de son jeune âge ces nombreuses capacités. C'est omettre que le temps a passé et que notre homme est aujourd'hui quarantenaire, quelque peu cirrhosé et que son médecin a tu depuis deux ans ses remontrances, leur préférant de simples diagnostics alarmant bien moins usant pour le moral et bien plus rémunérateurs.

Car il faut oublier, dans les pages qui suivent, l'Olivero d'avant. L'Olivero d'aujourd'hui prendra le temps de nous rappeler ce qu'il fut puisque c'est aujourd'hui, avec la boisson et le flipper, sa principale passion. Mais voyons-le de nos yeux ébaubis comme s'il nous prenait d'innocemment dans le Bar à Brigitte et d'y rencontrer l'homme dont il est parlé ici : de la silhouette longiligne et sombrement austère, il ne reste que la taille véritable. L'ensemble s'est voûté : d'abord les épaules, puis l'échine. Les zincs sont mal faits, les tabourets hauts ne le sont que trop, l'on est toujours à vouloir s'accouder quand la tête fatigue, s'appuyer pour prendre du bon temps alors que même la quête du plaisir mande efforts et autorité sur soi. Le glucose contenu en dose non négligeable dans l'alcool à rendu le physique non entraîné d'Olivero mou et gras. De loin, on croirait apercevoir l'ancien personnage.

De près, à quelques mètres du moins, on est frappé par la métamorphose et l'on comprend le changement de cadre vestimentaire : l'abdomen semble perdu sous deux plis de graisse et parfois, suivant l'heure qu'il est et l'état de voussure d'Olivero, les petits seins qui lui sont poussés viennent se coucher tendrement sur un troisième bourrelet, né du même affalement. D'autre part, son menton s'est dédoublé, détriplé (s'il est permis) et vient de plus en plus souvent heurter le haut de sa poitrine ou vibrer autour d'un mouvement de tête inconsidéré. Ses paupières, elles aussi victimes de l'empâtement généralisé des tissus, s'affaissent aujourd'hui dangereusement sur les globes oculaires donnant à notre personnage — encore une fois suivant l'heure qu'il est et le passif de la journée — un regard inquiet et/ou triste dans lequel il semble impossible de pénétrer. Autant dire que depuis une certaine époque, Olivero s'est retranché dans un intérieur plus sombre que celui qui nous fut ici présenté et s'est inventé un extérieur artificiellement ludique dans lequel il engloutit de pharaoniques sommes d'argent, les mêmes qui jadis lui servaient à ne pas faire grand-chose. Au-dessus de tout ceci, géré par un système nerveux totalement désemparé, le cuir chevelu s'est partiellement débarrassé de toute une partie de la si belle coiffe de notre homme et ce de manière tout à fait anarchique et disparate, conférant au toupet un aspect peu rangé, peu soigné et un état pelliculaire déplorable quand on sait le port altier qu'eut notre Olivero.

La transformation s'est à ce point étendue, que les habitudes (toujours aussi sédentaires), les passions (toujours aussi peu nombreuses) et les hobbies (toujours aussi monomaniaques) d'Olivero Garlasseri se sont totalement déplacées. Olivero Garlasseri est devenu un grand praticien du flipper. C'est si vrai qu'on parle, dans cette partie nord ouest du dix huitième arrondissement de la capitale, d'un espoir pour le renouveau de cet art méconnu.

Et puis ?

Et puis c'est tout et c'est déjà bien assez. Parce qu'on ne peut pas non plus perdre tant de temps à regarder tomber un homme qui paraissait jusqu'ici d'une confortable extraction, à l'avenir sans risque et qui, après bien des rebondissements, termine ici, ce qui ressemble désormais à une course en sac truquée.

— ... et c'est là qu'il faut claquer la bille, au trois quart gauche de la bande, unique point stratégique, géographique, géométrique et mathématique de l'outil pour qu'elle file, sans obstacle aucun vers la rampe de lancement qui est en fait la culasse de l'arme fatale de Bruce Willis contre les Megowith : le Défoustator. Et alors, vous touchez au sublime : la machine se met en branle comme une femelle lascive sur la selle arrière d'un deux temps ; un arc-en-ciel de lumières se met à clignoter ; une musique wagnérienne à trois notes s'empare de la place ; le tableau de bord commence à tressauter ; les chiffres du score défilent comme dans un aspirateur ; et puis un terrible ronflement se fait entendre, apaisant d'un seul coup d'un seul toute la rumeur. Sous vos doigts, plaqués aux boutons, vous pouvez sentir la mécanique hésiter. Alors le regard de Bruce vous apparaît avec son indémodable sourire unilatéral, il vous lance un clin d'œil qui vous fait comprendre que lui et vous, une fois la partie achevée,

les Megowith définitivement déculottés, vous irez fêter ça derrière une Pills en vous racontant des histoires sur les blondes. Et le compteur claque : Paf ! 500 000 de bonus et une partie gratos pour défouster tous ces enfants de putains qui faisaient rien qu'à se marrer quand vous avez glissé votre première pièce dans la fente.

Ma cliente

— Parce que, que voyons-nous, Mesdames et Messieurs, Monsieur le Président, Madame le Substitut du Procureur ? À quoi assistons-nous, réellement ? Comment faut-il qualifier cet étrange état de fait qui vous amène aujourd'hui, qui nous amène ici, maintenant, à juger cette femme ? Et qu'avons-nous à juger réellement ? Une erreur ? Un enchaînement de malentendus ? Une poursuite de méfaits malveillants commis dans l'intention farouche d'attenter aux biens d'autrui ? Ayons bien en tête, Mesdames et Messieurs, Monsieur le Président, Madame le Substitut du Procureur, que ma cliente n'était pas, au moment des faits, une quelconque échappée de la justice fantôme que bon nombre de mes collègues dénoncent aujourd'hui. Ayez bien en tête, gardons tous à l'esprit que nous posons un regard accusateur sur une personne régulière, sans passif, sans trouble et sans désir d'enfreindre la loi ni pour exister, ni pour répondre à une prétendue concupiscence à laquelle mon confrère, Maître Walter, faisait étonnamment référence aux cours des débats qui ont hier animé cette même cour. Mesdames et Messieurs, Monsieur le Président, Madame le Substitut du Procureur, c'est à votre sagesse que j'en appelle, avant toute chose. Je me garderai ici de défendre quelque candeur que ce soit. Ma cliente n'est pas candide. Le professeur Clément qui brossa talentueusement il y a trois jours, le profil psychologique de ma cliente, sous la férule de Maître Walter, nous a très bien fait comprendre cela : la candeur se perd aux marches des couronnes de lauriers. À bac plus cinq, effectivement, la candeur devient un argument bien faible pour défendre un cas qui semble aussi offensant que celui qui nous réunit une dernière fois, ici, aujourd'hui.

— Pourrions-nous en venir au fait, Maître Morosolo ?

Maître Morosolo tourne brusquement la tête en direction du Président. Il ne s'attendait certainement pas à être taclé aussi froidement à quelques pas seulement de la surface de réparation. Et encore moins par le sexagénaire dont il pensait avoir captivé l'attention et titillé la curiosité. Autour, le tribunal est secoué d'un bref ricanement auquel Morosolo doit trouver la réplique. Sourire. Sourire de lui-même, bien sûr, entrer dans le jeu, reconquérir, reprendre le manche. Il attrape le pichet d'eau de seltz, s'en sert un verre et le lève en guise de toast au Président qui ne répond pas. Puis il boit en trouvant la parade bénéfique parce qu'elle lui laisse du temps. Il avale, repose son verre, évite le regard extrêmement dubitatif de sa cliente et, retroussant sa manche d'un geste démonstratif, il rembraye, balayant l'assemblée d'un regard sympa.

— Mesdames et Messieurs, Monsieur le Président, Madame le Substitut du Procureur, ma cliente, ici devant

vous, n'attend que d'entendre votre jugement pour l'acte qu'elle a commis. N'attend que de savoir ce que lui réserve la justice des hommes pour un délit de propriété intellectuelle. N'attend que de recevoir la pénitence que l'on applique pour ses chefs d'accusation. Elle acceptera la sentence, elle a admis sa culpabilité sans peine et je pense qu'elle a fait preuve jusqu'ici d'une cordiale participation aux débats. Mais rappelons-nous ce que cette femme a vécu pour en arriver jusqu'ici, souvenons-nous sans relâche des événements révélés au cours de ce procès et ne cédon pas à la facilité. Ne pardonnons pas. Punissons certainement, mais ne vengeons pas stupidement.

Maître Morosolo suspend le geste ascendant de son bras un instant pour garder la salle sous la houlette de son expression. Posture dramatique à souhait, dans cette robe noire satinée, l'hermine rabattu n'importe comment à la mode de l'école de la magistrature de Bordeaux, Maître Morosolo connaît ses chances de sortir honorablement de cette affaire, sait, pour en avoir longuement parlé la veille au cours d'un dîner avec Monsieur le Président, les chances qu'a sa cliente de jamais remonter sur la scène médiatique autrement que par la tirette à ordures des tabloïds, et pense qu'il a agi pour le mieux, appuyé dans cette vaste et constructive autocritique par la remarque de Madame le Substitut du Procureur, hier au self du Palais de Justice :

— C'est une chance cette affaire pour un jeune avocat, Morosolo. Vous vous en sortez bien. Vous irez aussi loin que les boxeurs qui se couchent quand on leur dit. Couchez-vous. Ca vaudra mieux pour tout le monde.

Morosolo baisse son bras, avale la dernière gorgée d'eau de Seltz avant de reprendre en main son auditoire, la voix soudain grave, le visage brusquement fatigué, épaules courbées par le poids de la plaidoirie qui s'achève :

— Mesdames et Messieurs, Monsieur le Président, Madame le Substitut du Procureur, si les vingt trois écrivains que Jeanne Genséric, ma cliente, a compulsivement pillé pendant près de dix ans, volant outrageusement les contenues de leurs écrits grâce à l'entreprise de faux concours littéraires et autres divers festivals des jeunes auteurs qui n'a été ici que trop expliquée, démontée, ajourée, si ces vingt-trois personnes, qui ont longuement témoigné pendant cette dernière quinzaine, apportant chacun leur tour les preuves accablantes que l'on sait, alimentant les charges déjà lourdes pesant sur Jeanne Genséric, si ces vingt-trois personnes, dans leur totale intégrité, peuvent maintenant regarder cette femme dans les yeux et prétendre qu'ils auraient, sans doute aucun, atteint les niveaux de qualité indiscutable qu'elle a insufflé à ces œuvres volées puis transformées, alors je le dis maintenant, refaisons ce procès et il n'en deviendra que plus passionnant.

La protestation monte dans les rangs du public. Vive, calculée par l'avocat qui veut bien se coucher mais tout de même, elle enfle et se répercute rapidement sur les parois boisées de la chambre d'accusation. Une jeune fille exaltée, Marie Encalm — qui a fait paraître il y a quelques années un soporifique roman sur deux jeunes sœurs jumelles tentant une expérience homosexuelle au cours de laquelle elles rencontrent Dieu — hurle, bave puis s'évanouit après

quelques spasmes vaguement surjoués. Son compagnon, Thierry Nermans, dont le manuscrit *Dans la gueule du Bois Vert* fait partie des pièces à conviction, entre dans la danse et tente de faire entendre sa haine de Jeanne par le biais d'un salmigondis d'injures poétiques à base de noms de fleurs rares et méconnues. Ailleurs, on entend pâlement les tentatives d'être entendu de ce petit couple d'octogénaires qui a produit l'an dernier un joli herbier commenté que Jeanne a repris à son compte pour en faire un ouvrage didactique à l'usage des enfants difficiles. Le Président commence par vouloir remettre bon ordre à tout ceci, martelant sa sellette de manière calme et raisonnable, puis fortement jusqu'à l'hystérie. En fait, la salle se calme d'elle-même. Ne trouvant plus d'oreille compatissante contre lesquelles hurler, les gens finissent par se taire et le Président se retrouve seul à tabasser son bureau à l'aide d'un maillet qui bientôt casse et dont la masse s'échappe dangereusement en direction d'une grappe de gardiens de la paix qui viennent d'entrer dans la salle à la demande de l'assesseur. C'est un jeune appelé du contingent du nom de Troy qui le premier, fait obstacle à l'objet accidentellement décroché. La pièce de bois le touche à l'oreille droite, ce qui a pour effet de bousculer dangereusement le liquide de son oreille interne, qui comme chacun sait, gère l'équilibre du corps humain. Le garçon n'a pas le temps de pousser le moindre cri, il s'effondre au pied de ses collègues, comme mort. Aussitôt une grande nervosité s'empare du rang de la sécurité et il suffit d'un qui dégaine son Manurhin .38 Spécial pour que la fièvre s'empare de toute la garde.

— Voilà ! Voilà, Mesdames et Messieurs, Monsieur le Président, Madame le Substitut du Procureur, voilà à quels abus on en arrive lorsque l'on tente tant bien que mal de juger ce genre d'affaire. Déjà, ces gens se lèvent pour brûler ma cliente. C'est de cela qu'il est question, réellement. Jeanne Genséric n'a volé que quelques pains auxquels elle a donné de la saveur et la voici poursuivie par toute la boulangerie aigrie. Parlons-nous tous le même langage ? Je me le demande. Souvenons-nous une dernière fois des premiers mots de mon collègue, Maître Walter qui commença sa plaidoirie par cette phrase sibylline : « Si ça ne tenait qu'à moi, j'électrocuterai cette basse arnaqueuse au centre même de cette cour ! » Je n'ai rien à ajouter, merci.

Maître Morosolo se rassied sous quelques rares sifflets du public maintenant tenu au silence par l'armada républicaine un rien tendue. Il jette un regard gêné à Jeanne Genséric qui, murée dans un silence concentré, pense aux trois cent pages qu'elle a reçu un mois avant que cette affaire ne lui tombe dessus. Un joli manuscrit, une histoire lacrymale à souhait, avec un personnage féminin de quarante ans à qui l'on trouve un cancer et qui refuse de finir sa vie entre les quatre murs blancs d'une chimiothérapie. L'auteur vient elle-même de décédé des suites de ce même cancer et Jeanne a passé tout le temps de la plaidoirie de Maître Morosolo a cherché un pseudonyme qui ne la trahirait pas. Elle s'est finalement arrêtée sur Alistair Mc Queen et sait pertinemment que son éditeur va adorer. On est en octobre, le temps des corrections, de la mise sous presse, on sera prêt à temps pour la sortie sur les plages. Maître Morosolo se demande pourquoi sa cliente sourit.

Dolphin Cove

— Non, Bruce, je plaisante pas ! Ca m'a sincèrement fait plaisir de vous accueillir tous les trois ici. J'étais très content de te voir et je voulais te dire de pas trop te faire rare. Sérieux, mec, tu m'as vachement manqué. Alors tu ranges tes dollars, sinon, on va encore s'engueuler et tu vas rater ton avion.

— Pols, t'es un grand type ! Les filles, dites merci à ton ton Pols ! Allez, magnez-vous le cul un peu ! Je veux entendre claquer les muqueuses !

Lisa et Berenice lâche le bassin de Bruce Willis auquel elles étaient jusque là ventousées et se précipitent en gloussant vers Pols qui marine un peu trop dans sa chemise en lin. Derrière la baie vitrée de la salle de gym, Alison observe la scène des adieux avec un petit grognement irrité. En temps normal, qu'on s'approche avec des seins, même encapuchonnés, de son homme, la rend agressive. Que ces deux putes californiennes, trop bronzées, trop blondes, trop refaites s'emparent de sa barbe et lui lèchent les joues avec leurs lèvres siliconées, c'est beaucoup plus qu'elle ne peut supporter. Elle ouvre la baie vitrée d'un geste gracieux et chaussant ses lunettes à peine teintée, elle grince :

— Eh ! Bruce ! Tu remballes tes salopes, s'il te plaît. Pols s'est douché déjà trois fois aujourd'hui.

— Oh ! Oh ! Lisa, Bere, on file. Y a Manman qui grince. Porte-toi bien, Pols... Et viens nous voir.

— On bouge pas trop nous, tu sais.

— Tu m'appelles et je passe te prendre. On va aux tarpons un week-end, dans un mois, c'est la saison de reproduction. Ca te dit ?

— Je t'appelle.

— Garde le contact mec !

— Porte-toi bien, Bruce.

Bruce Willis sourit à l'unilatéral, rehausse ses lunettes Police et ses deux poupées californiennes et se dirige vers le golf-car qui l'attend à l'entrée de la propriété.

Plus tard, Pols se gratte le ventre au bord de la piscine en bouquinant un policier de Westlake volontairement oublié là par un hôte français il y a un mois. De l'autre côté de la villa, il entend les 240 bpm de la musique d'entraînement d'Alison et derrière lui, le flux des vagues bleues qui s'étalent mollement sur le rivage blanc de la Pink Sand Beach, en contrebas.

Ici, à Dolphin Cove, sur Harbour Island, petite île rattachée à Eulethéra, république des Bahamas, Pols ne se contente plus de ne rien faire. Il reçoit des hôtes de marque et devient leur ami grâce à « son ineffable bagout et sa gentillesse légendaire », « le bonheur de partager avec un personnage aussi brillant, le paysage de ce coin de paradis », « cette franche camaraderie, ce goût du luxe et de la simplicité, ce plaisir sans cesse renouvelé pour la découverte des gens de passage, fussent-ils de simples touristes », « l'honneur qu'il fait à la France, terre d'accueil de la vie artistique, qui trouve ici, au milieu des mers chaudes, son plus bel ambassadeur » et bien d'autres doux

commentaires constituant le panégyrique du cinquième livre d'or de l'endroit qu'ont déjà signé, par ordre d'apparition, Roman Polanski, Tom Cruise, Gérard Depardieu, Sharon Stone, Pierce Brosnan, Eric Roberts, Julia Roberts, Robert Altman, Patrice Leconte, Linda Evangelista, George Michael et une bonne autre centaine de ces gens discrets et farouches du gotha.

Allumant un des Coimbra que Sir Sean Connery a négligemment oublié la semaine dernière sur la table de chevet de la chambre d'amis, Pols n'a pas un regard pour tout ce qui l'entoure, à peine pour la volute grise qui se dissout aussitôt dans l'air lourd, et replonge dans les pages rugueuses du petit volume noir et jaune. C'est à peine s'il sourit au salut en forme de balancements d'ailes que lui envoie le Gulfstream de Bruce Willis en passant quelques mètres seulement au-dessus de la villa. Trop chaud.

— J'aime pas ce type.

— Tu fais rien pour l'aimer. Il est adorable.

— Il est trop démonstratif.

— Pas sûr. C'est un grand timide, tu sais.

— C'est sûrement ce que pensent aussi les deux pintades qu'il a fait gueuler toute la nuit.

— Oui, je sais, Alison. Nos invités, tu les préfères seuls ou homosexuels.

— C'est pas vrai.

— Tu crois pas que tu gloussais comme une pintade avant hier soir quand Mc Cartney nous a remis une tournée de white russians ? Allez, va piquer une tête, ça te fera du bien.

Alison accuse le coup et note que Pols ne relèvera pas plus loin : son livre le capture bien trop. Elle fait glisser son paréo et se laisse choir dans l'eau tiède de la piscine, brasse quelques longueurs et puis s'arrête un moment pour faire la planche. Elle suit des yeux la silhouette préhistorique d'une aigrette qui plane au-dessus de l'île, songe à finir l'après-midi à glandouiller avec un masque, un tuba et des palmes le long des récifs de Pink Sand puis sort de l'eau. Debout sur le bord du bassin, elle retire son slip, s'approche de Pols, lui ouvre le caleçon et commence à lui tripoter le sexe. En ne prêtant aucune attention à la circonstance, Pols tourne la page 109 et commence la 110.

— Qui c'est qu'on a ce soir, déjà ?

— Mickey.

— Rourke ?

— Oui.

— Avec une fille... Oufff !

— J'en sais rien. J'ai pas lu son fax.

Alison vient de s'empaler sur la tige de Pols qui, sans lâcher son livre, ni relâcher son attention, replie tout de même un peu les genoux pour mieux se placer.

— Tu le fais payer lui ou tu l'invites ?

— J'en sais rien. Ca dépend ce qu'il nous amène.

— Qu'est-ce qu'il t'a apporté Bruce ?

— De l'herbe.

— Oh !

— Non, pas de l'herbe à fumer. Des graines de gazon anglais pour mettre devant la maison. Il paraît que ça tient bien le sel.

— Oh ! Bon sang, ce que t'es grand aujourd'hui...

— C'est les deux californiennes.

— Elles t'ont excité ?

— Non, c'est toi qu'elles ont excité. Regarde-moi ça, t'es complètement trempée.

— C'est la pisciiiiiiiiiiiiiiiiiiiiine...

Alison est de confession catholique. Elle ne fait donc pas de bruit quand elle jouit en pleine nature. Et la séance s'achève dans la piscine pour elle et page 111 pour Pols qui va bientôt sombrer dans un sommeil salvateur.

Est-il réellement souhaitable de poursuivre la narration de cette vie à laquelle il ne manque rien ? Où préférions-nous retraverser l'Atlantique et revenir sur le sol hexagonal, Paris, la rue Caulaincourt, le Bar à Brigitte, son comptoir, son anisette et ce nouveau matin qui se lève sur notre Olivero entrant, rasé de frais, sentant bon le shampooing à la pomme verte, un sourire grand ouvert et la main glissant sur le rebord du zinc.

— Vous me mettez un petit Montrachet, ce matin, Mâme Brigitte.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien. C'est mercredi. Les gosses vont arriver pour écouter mon histoire. Faut pas que je tangué.

— Alors c'est pas un Montrachet qu'il vous faut, c'est un Viandox-vermicelle.

— C'est dégueulasse !

— Ca pour être dégueulasse, c'est dégueulasse. Mais au moins ça vous récure l'intérieur et puis c'est hygiénique : c'est le truc qui se nettoie le mieux dans les toilettes à la turque.

La discussion se suspend autour de deux êtres s'interrogeant sur la démarche intellectuelle de l'adversaire :

— Est-ce qu'elle me prendrait pas pour un con ?!

— Est-ce que ce con va encore prendre ça pour argent comptant ?

Et puis les gamins débarquent dans le Bar à Brigitte, décroissant nos deux personnages en quelques mouvements de coudes.

— Un Montrachet ! Et une tournée de rhum-cassis pour les nains qui vont avoir besoin de toute leur attention avec ce que j'ai à raconter aujourd'hui.

Et le chœur des enfants de s'exclamer :

— Oooooooooooooooooooooooooiiiiiiiiiii ! Brigitte amène la boutanche !!!

Brigitte, amène la boutanche !!!

Mâme Brigitte arrive, pas contente, tenant la bouteille de planteur et le Pam-Pam au cassis dans une main comme une paire de matraques de mai, et dans l'autre un bouquet de petits ballons qui viennent heurter de leur pied de verre la table de la réunion. Du coup, Olivero est du deuxième service, celui où Mâme Brigitte traîne du pied, renâcle à franchir la barrière psychologique de son zinc, fatigue dans le retour du calice de Montrachet et, dans un dernier sursaut de commandement des lieux, précise pour les petits malins :

— Je veux pas voir un verre à même la table. Vous me mettez ces sous-bock sinon je vous sors et vous irez boire au Diplo ! Et Mōssieur Garlasseri c'est la même quarantaine pour vous !

— ...

— Répondez pas tous en même temps, surtout !

— D'accord, Mâme Brigitte !

Ca ricane dans le rang mais on aime pas se moquer de Mâme Brigitte et puis il ne faudrait pas empiéter sur le temps du spectacle. Rodolphe, qui est un grand et gras garçon d'origine ardennaise recentre le débat parce qu'il est le délégué de sa classe :

— Alors, Olivero ? Le dernier épisode, c'est pour quand ?

Sardonique est alors le pli qui ourle la lèvre supérieure de notre Olivero regonflé. Se redressant pour reprendre son port le plus tutorial, il monte le ballon de vin jusqu'à sa bouche, sans cesser de sourire y aspire le liquide, ce qui tache d'une première goutte sa blanche chemise du matin, puis il toise son assemblée de morpions (le plus jeune a 10 ans), s'imagine qu'ils sont mieux ici qu'à dégligner les sonnettes de portes des paisibles Parisiens et s'enfuir en courant et se lance en d'abord pinçant son visage d'une expression magistrale. S'il n'était si rétif aux plaisirs nicotins, on lui allumerait volontiers une pipe d'Amsterdamer.

— Mes enfants. Je vous ai parlé la semaine dernière des bienfaits aveuglants de l'amour, de l'abnégation comme voie unique dans l'impasse de l'amitié et des capacités bienfaitrices de l'âme humaine. J'ai disserté de même des choix qui s'offrent aux hommes face à la beauté féminine et des joutes animales qui parfois en découlent, mettant souvent à rude épreuve les liens les plus fraternels. Dans un puissant accès de bonté philogyne, certainement guidé par ma soulographie du moment, je me suis laissé aller à plaider la cause de la femme dans pareille situation, lui inventant de lointaines réminiscences de l'époque où, marmelles traînantes sous ses quatre pattes, il s'agissait pour elle de trouver le mâle le plus puissant de la harde susceptible de lui faire les plus robustes rejets. Qu'est-ce qu'y a, Thomas ?

Thomas est un gniard blond de 10 ans qui porte des lunettes et une coupe au bol parce que sa mère veut absolument qu'il plaise à une directrice de casting pour films publicitaire de produits laitiers. Thomas pose souvent beaucoup de questions et il veut justement en poser une pénultième :

— C'est quoi philogyne ?

— Ah ! Ta gueule !

— Ah ! Ca non, Monsieur Garlasseri !

C'est que Mâme Brigitte ne supporte pas que l'on maltraite l'enfance innocente en sa présence. La voilà qui tance notre professeur, la main qui s'agite de derrière le comptoir, ignorant Mir qui entre et trébuche — déjà — sur la chaise haute qu'il voulait escalader.

— Ces enfants vous font la politesse d'écouter vos morceaux de bravoure éthyliés en croyant acquérir de l'éducation, je ne vous permets pas de les traiter de la sorte. Ou alors vous allez vous chercher une autre estrade !

Puis souriant à l'enfant Thomas qui arrondit sa bouche dès qu'il y a du grain dans l'air (un gamin du divorce,

vous dira sa professeur principale), elle tente de Petit-Robertiser tant bien que mal le néologisme d'Olivero :

— Ca doit vouloir dire : qui aime les femmes, mon pous-sin. Du grec *philo* : qui aime ; et *gunè* : femme. Mais ça n'existe pas.

— De quoi ? Des hommes qui aiment les femmes ?

— Non, mon canard. Philogyne, ça n'existe pas. Des hommes qui aiment les femmes, il y en a... quelques uns, je veux dire.

— C'est bon ? Je peux poursuivre ?

— Je vous préviens, Olivero...

— Oui. Je sais ça va. Vous m'apportez la bouteille de Montrachet, s'il vous plaît. Thomas, tu reprends un rhum-cassis ?

— Non, ça me brûle.

— Tapette !

— Qui a dit ça ?

— C'est Philomène, Monsieur !

— Tu sais ce que ça veut dire, tapette, Philomène ?

— Oui, c'est comme mon père quand il a quitté ma mère pour partir avec le voisin aux Baléares.

— Bon, on s'égare.

Mâme Brigitte apporte la Montrachet à Olivero, des reproches plein les yeux. Elle le sert d'un basculement puis pose la bouteille sur un nouveau rond de liège et s'en va essuyer sous le verre du nasique qui grogne.

— J'ai donc traité la semaine dernière de la femme comme objet de désir et je voudrais aujourd'hui que nous observions le deuxième thème qu'aborde cette leçon de choses : la femme comme objet de dégoût et de déstabilisation sociale.

— Sortez d'ici séance tenante, M. Garlasseri !

— Mâme Brigitte, laissez-le finir, on va pas s'en sortir. J'ai piscine moi à cinq heures et ma reum' va me tuer si je suis à la bourre.

— Merci, Yann.

Le nasique se poile dans son jaune, Mâme Brigitte essuie une larme de rage et ouvre plutôt la trappe de la cave pour descendre s'enquérir du reste de houblon moussant dans ses cuves.

— Au matin du jour suivant l'apparition de Jeanne dans mon récepteur de TSF, je prends la brusque décision de repartir à la conquête de la belle. Il s'est écoulé du temps depuis le drame narré ici plus avant, j'ai largement, comme on le sait, décompensé dans les provinces environnantes et il ne m'échappe pas cette nuit-là que mon manque principal vient de ce que je risque d'avoir perdu à force de tout laisser aller : le cœur de Jeanne.

— Quoi ?

— J'ai pas compris, moi non plus.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Quoi ! Qu'est-ce que vous avez pas compris ?

— C'est votre phrase, là, plus haut : il ne m'échappe pas que mon manque principal... après je sais plus mais c'était pas très clair.

Olivero songe que ce matin, ces cellules doivent être beaucoup plus réceptives que d'ordinaire au traitement de son mal par le jus de raisin fermenté. Souvent, les premières traces d'engourdissement apparaissent chez lui

dans le langage, qui s'envole tout seul, forme des phrases très alambiquées, jusqu'au salmigondis imbitable.

— Passons. Les femmes demandent beaucoup, c'est ça que je voulais dire. Et méfiez-vous de cela. Regardez Philomène, elle est belle comme le jour, Sarah aussi, Hélène, n'en parlons pas. Elles n'ont rien de mieux à faire de leur vie : être belle et vous faire chier. Hein, les filles ?

— Ouais. Tiens Hub, sers-moi un rhum-cassis, j'ai la langue sèche.

Aussitôt les sept membres masculins post-ado de la harde se jettent sur les bouteilles et renversent davantage qu'ils ne remplissent les verres des huit filles présentes.

— Bref ! Au matin du jour suivant, j'ai pris les bonnes décisions : je suis dans un taxi et je traverse Paris en direction de chez Jeanne. Personne. Je n'ai que peu de fois fréquenté son antre — je suis d'un naturel timide et farouche, issue d'une éducation particulièrement stricte où la bienséance prévaut en toute circonstance — mais je sais l'endroit confiné : ici, on ne met pas autant de temps à répondre à un coup de sonnette à moins d'être absent. Jusque là, j'ai fait une croix sur l'affaire Pols. Mais maintenant, suspendu dans la cage d'ascenseur de Jeanne, entre le sixième et le sol, me reviennent en masse les suspicions des semaines précédentes. Je hèle un nouveau taxi et lui intime l'ordre moyennant finances de me déposer rue Dauphine. Dans les cinq minutes nous y sommes. Saisi d'une curieuse prémonition, j'ai demandé au chauffeur de me lâcher à quelques mètres au moins de la boutique du philosophe. Je n'ai pas sitôt mis pied à terre que j'aperçois, sortant de l'échoppe, ma Jeanne, talonnée par Pols qui — pas à une honte près — sort sur le trottoir dans le même kimono sale duquel avait surgit l'objet de notre affliction. Et tous deux de sourire à ce si beau matin, de parler comme de nouveaux amants et pour finir... de s'embrasser sur la bouche.

Le silence se fait alors sur le Bar à Brigitte. Atterrée, la petite communauté des auditeurs libres n'attend que la reprise d'Olivero pour déglutir tous en même temps. Au bar, même Mir-le-nasique reste bouclé, le ballon de pastis entre deux airs, la langue dans les narines. Et quand Mâme Brigitte remonte de la cave et qu'elle trouve son dépôt muet comme un élevage de carpes, elle comprend et ne commente guère.

Ca y est. Le temps nécessaire à Olivero pour évacuer cette insoutenable image est passé. Il remonte le Montrachet vers son front pour saluer l'auditoire d'un pâle sourire, boit et puis reprend, très vite, des phrases courtes, pour ouvrir les vannes.

— Ils se quittent. Elle vient vers moi mais ne m'a pas vu. Je me tasse contre une porte cochère. Elle passe devant moi, laissant derrière elle le tourbillon dansant de son Chloé qui s'échappe. Je la respire une dernière fois, me dis-je. Je sors de la porte cochère et la regarde s'enfuir : une silhouette qui gambade vers les boulevards. Une femme. Abjecte engeance. Je me détourne, file chez l'antiquaire, ouvre la porte de la boutique. Il est dans son lit, sous son duvet d'oie. De carminé, son visage passe au gris tragique.

— Olivero, me dit-il, qu'est-ce que tu fais ici ?

Comme je m'approche menaçant, je le sens qui tente de

disparaître dans son sommier.

— C'est pas ce que tu crois, me labiche-t-il.

— C'est pas ce que je crois, alors que le parfum de Jeanne flotte ici comme dans son flacon original ? C'est pas ce que je crois alors que sur l'édredon repose encore le livre de Jeanne fraîchement dédicacé par sa tendre main ?

C'est pas ce que je crois alors que tu as encore son rouge à lèvres tatoué sur ta bouche de porc insoumis ?!!

Et fou de rage, je me jette sur lui, du moins j'essaie, mais me prends les pieds dans le drap qui traîne et entraîne derechef l'édredon dans ma chute. Je bascule, me retiens à une table bibeloteuse qui tintinnabule et je redécouvre un tableau que je pensais à jamais effacé : Pols, kimono ouverte, le sexe tendu et haletant entre ses deux grosses mains engluées !!!

— Tu t'onanisais ! C'est à cela que tu courais sitôt cette salope enfuie : t'onanir en souvenir de cette nuit immonde que vous partageassiez ! Mais quelle horreur ! Mais dans quel monde vivons nous ?!

Pols a d'abord du mal à se refaire, on a vu précédemment comme les incidents peuvent facilement le mutifier. Mais, très certainement pressé d'en finir, il se redresse et me fait face de toute sa verticalité. L'œil courroucé, la verge bletissant mais les poings rageurs, le voici qui m'abrutit de mots féroces :

— Espèce de sombre imbécile, cette femme était ici de passage afin de m'instruire d'un plan dont j'ai promis de ne pas parler ici.

— Et ce baiser ! Ca aussi, ça faisait parti du plan ? Hein ?

— Ce baiser scellait le traité, parfaitement, Mòssieur.

— Et la branlette ? Il l'explique comment, la branlette ? Tu préparais la colle pour le timbre ?

— Triste crétin ! Jeanne m'a rapporté Morphée et c'était Morphée que j'honorais quand tu es entré...

Je n'y tiens plus, me débarrasse de l'édredon et saute sur Pols dans l'idée de l'occire ou de sévèrement l'estropier. Mais c'est lui qui porte le premier coup. Je reçois son poing dans le maxillaire droit et m'effondre à ses pieds. Il me redresse et d'une poigne sévère me jette dehors. Là, il m'accable pendant encore quelques secondes d'une longue série d'injures troubles avant de refermer sa porte puis son rideau de fer. Vexé, je frappe quelques instants contre la taule en m'égosillant en javanais. Enfin, je me relève, mets de l'ordre dans le costume que j'ai mis tant de temps à choisir et je me sauve.

Mais pour aller où ?

Un taxi passe. Je le hèle. Il me charge, me demande ma destination et le chemin que je souhaite lui voir emprunter pour me satisfaire. Je réponds que je ne sais pas où aller et qu'il n'a qu'à choisir lui-même l'itinéraire. Au cinquième tour du périphérique, je lui intime l'ordre de me déposer chez moi en prenant le plus court chemin. Mais l'endroit m'asphyxie vite. Ce vide. Je suis là, collé contre la porte d'entrée et je constate que ce lieu me ressemble : une enveloppe. La constatation me déprime. Subitement. Je ressors, erre quelques instants sur l'avenue puis l'idée fait son chemin, lentement, sinieuse, louvoyante, irritante à force de ne pas se nommer : boire. Oublier dans l'ivresse.

Cette entité dont tout le monde parle et que je ne connais même pas.

Comme pour illustrer le propos, Olivero boit d'un trait le dernier quart de son ballon et y reverse ce qu'il restait de Montrachet dans la bouteille. Au passage, il cueille la cigarette que Maurice (14 ans, de l'acné jusque sur les lobes d'oreilles et un trait de duvet noir au-dessus de la lèvre) vient d'allumer,

— Maurice, on fume pas à ton âge !

l'écrase dans le cendrier Gitane et signifie à Brigitte, qui guette mine de rien, qu'il reprend la même chose.

— Parce que vous croyez que c'est mieux de vous torcher la gueule à 10 heures au 12 degrés ?

— Non, mais moi je choisis, toi t'obéis à tes parents. T'auras tout le temps que tu veux après pour faire des conneries. Tiens, ressers tes copains au lieu de dire des foutaises.

— Non ! Ca va merci, on a un peu la gerbe, là !

— Les enfants ! Merde, allons ! Finissez-moi cette bouteille de rhum sinon, c'est moi qui m'y colle et vous aurez mon foie sur la conscience.

L'assemblée des nains grogne mais se laisse servir et semble, tout compte fait, apprécier le breuvage écœurant.

— Et c'est comme ça que vous avez rencontré Mâme Brigitte ?

— Elle venait d'ouvrir son store et elle aidait un grand canut en t-shirt à bretelle à descendre les fûts de bibine. Ceinte dans son tablier bleu, ses petites lunettes qui pendaient au bout de la chaînette en plastoc, à l'époque, elle mettait encore du rimmel turquoise sur ces cils trop courts et elle portait cette petite eau de toilette pharmaceutique qui ne se fait plus qu'en Bavière. Elle était jolie comme un décapsuleur électronique. Je lui ai demandé si je pouvais entrer dans son palace, elle m'a ouvert la porte et j'ai eu l'impression de revenir dans le ventre de ma mère. Je me suis soulé très vite. J'ai pris ce qu'elle avait de plus fort. Je lui ai dit

— Je vais tomber, où voulez-vous que je me mette ?

Elle m'a indiqué la petite table, là, au coin. Je m'y suis posé. C'était la meilleure. Celle d'où on voit tourner le monde : un œil sur ceux qui passent, un œil sur ceux qui s'arrêtent. Je me suis retrouvé à l'hôpital. J'avais dormi cinq jours d'affilée. Y avait Jeanne qui me tenait la main, des larmes sur les joues. Y avait des fleurs qui me piquaient le nez, des lys un peu fanés. Sortant des toilettes, y avait Pols qui remontait sa braguette. J'ai fait une rapide association d'idée

— Ca y est, alors. Vous êtes ensemble.

Pols est sorti. Jeanne a juré que non. Jeanne a beaucoup pleuré. Jeanne m'a dit que j'avais tout foutu par terre, que j'avais rien compris, que j'étais le pilier de sa vie et que je me faisais des histoires, des histoires graves, qui tournait mal. Jeanne m'a dit qu'elle voulait m'épouser, que c'était pour mettre Pols dans la confiance qu'elle était venue le trouver et puis pour qu'ils oublient ce qui s'était passé entre eux, l'histoire de la bite dans le tiroir. Ca m'a fait tout bizarre. J'ai toujours eu l'habitude que Jeanne prenne les devants. Je me suis toujours dit que c'était sans doute

comme ça que les femmes se portaient le mieux, en dirigeant les pas des hommes, trois en avant, quatre en arrière et puis la foulée finale. Je me suis mis à imaginer l'allée centrale de l'église, moi au bout, Jeanne qui arrive au bras de son père, les gens qui nous regardent en souriant, la bassinoire du discours évangéliste et puis les poignées de riz dans la gueule, la Limousine, la noce, la nuit de noce, le voyage de noce. C'est en pensant à la nuit de noce que j'ai commencé à déconner. J'y arrivais pas. J'arrivais pas à me voir dans le lit à côté de Jeanne. Va savoir pourquoi. Et puis y a Pols qui est arrivé. Pols m'a appelé fils. Ca m'a tout de suite fait tourner en vrille. J'ai failli appeler l'infirmière.

— Fils. Je suis venu pour m'excuser, promptement, mais je ne pense pas que ce soit ce que tu désires entendre. Alors voilà...

Pols a commencé à me raconter l'in vraisemblable histoire d'une vache qui lui était apparue quelques temps après l'accident de son sexe. Je n'y ai strictement rien entendu : il était vaguement question de manifestations déguisées de la conscience qui vient parfois vous hanter, vous montrer du doigt les erreurs que vous avez commises mais en les codant pour que vous trouviez seul le nœud du problème. Pols m'a menacé. Pols m'a dit que si je n'acceptais pas la proposition de Jeanne, si je ne me décidais pas à faire une croix sur mes obsessions, j'allais finir comme lui : la nuit venue, un redoutable adversaire viendrait me terrasser, me privant du rêve et du sommeil et que tôt ou tard, l'introspection commencerait : d'abord lente et éthérée, puis franche et découverte, angoissante, attirante et frustrante. Le mal à l'état pur duquel je ne pourrais me laver que longtemps, très longtemps après. En bref, Pols était en train de me dire que si je n'épousais pas Jeanne, il s'occuperait lui-même de la caser et que je mettrais des années à m'en remettre. J'ai aussitôt sonné l'infirmière. L'infirmière est aussitôt entrée. J'ai aussitôt dit à l'infirmière de me débarrasser de ce ventru qui me causait du souci et des douleurs stomacales malvenues dans mon traitement. L'infirmière a aussitôt demandé à Pols de sortir de ma chambre. Pols m'a aussitôt regardé comme si j'avais un groin à la place du nez et des tétines de truie qui m'étaient poussées sous le cou. Pols est aussitôt parti.

Dans l'ouverture et le battement de la porte, j'ai eu le temps d'apercevoir Jeanne, là-bas, assise sur un siège baquet en plastique moulé bleu. Elle pleurait, sans pouvoir s'en empêcher, sans pouvoir masquer ses yeux. Se rendait-elle seulement compte qu'elle pleurait ? J'ai eu pitié. Je crois que c'est à cet instant que ma Roberval interne a fait son choix.

Olivero a l'air triste. Et puis attendri. Les nains autour de lui ne mouffent plus, attentifs à ce changement de ton qui semble avoir vitrifié la totalité du décor. Dans son coin, le flipper F14 Tomcat Top Gun a cessé de couiner pour apâter le chaland ; sur sa chaise haute, Mir n'a plus rien à boire et se demande s'il est assez saoul pour parcourir les huit mètres qui le séparent des lieux d'aisance turques ; enfin, derrière son comptoir, Mâme Brigitte vient de poser son menton dans ses mains, appuyée sur ses coudes

à la surface métallisée et nickel, elle a chaussé ses petites lunettes à écailles, tiré sur la chaînette pour ne pas qu'elle pende et fait toute une série de petits mouvements compulsifs pour ne pas se laisser happer par l'historiette d'Olivero. Mais là, déjà, l'amollissement pose les jalons. Mâme Brigitte redevient jeune fille, 15 ans en 63, l'émoi en chaque chose nouvelle, pleurant d'un rien et souriant timidement quand on lui dit bonjour à la sortie de la messe, Mâme Brigitte la blanche, Mâme Brigitte la tendre, Mâme Brigitte la douce tôlière...

— Je ne voyais plus qu'elle. Ca m'a pris pendant le coma. Comme ça, pas un rêve, une image vraie, vivante, comme si elle était venue à mon chevet, me prendre la main, s'excuser de pas m'avoir arrêté plus tôt, de m'avoir laissé tomber, un client comme un autre finalement, un qui consomme, qui se fait du mal et puis qui paye, rubis sur l'ongle, ses jaunes et ses rouges. Elle m'apparaissait, à heure régulière, avec ses grands yeux noirs rehaussés à la turquoise, elle me parlait, je ne comprenais rien mais c'était calme. Après mon réveil, pendant l'observation, je provoquais le sommeil pour la retrouver et je replongeais dans cette piscine, le bassin des grands, celui où on a pas pied mais où on se planque pour pas que le maître nageur vous gaule. A ma sortie, trois jours après, y avait personne pour venir me chercher. J'ai pris un taxi. Chez moi, ça sentait la ripolin, comme toujours. Samuel était venu puis reparti. Avait laissé des post-it inquiets : « Votre saumon à la grecque va refroidir », « Vous commandez des escargots du cheshire pour mardi mais serez-vous seulement là ? », « Où êtes-vous donc ? Le gigot n'est pas bon réchauffé, c'est dommage ! », « Seriez-vous fâché ? Une intoxication alimentaire peut-être », « Je me fais un sang d'encre pour vos encornets à la Basque », etc... Désolante était ma place, j'y sentais pour la première fois peser le vide que j'avais bâti. J'ai mal dormi cette nuit-là. Les apparitions fugaces de ma petite fée m'ont brusquement rappelé la mise en garde de Pols. Sa vache. Ne pouvais-je pas, effectivement, après cette succession d'événements, être la victime de ma conscience ? Mon apparition n'allait-elle pas tourner au règlement de compte intérieur ? Quelles nouvelles souffrances m'attendaient donc encore ? Un instant, le doute s'est levé. Je me suis demandé si Pols le malin n'avait pas manigancé cela : pourrir mes nuits en m'inventant une obsession culpabilisatrice.

L'idée a fait son chemin.

Je me suis levé avec le soleil. J'ai sifflé un taxi qui m'a déposé à la Madeleine. Rue de Gréffulhe, j'ai grimpé les six étages sans un regard en arrière. Jeanne a ouvert dans les dix secondes, entérinant ma précédente théorie sur la présence ou l'absence d'un être vivant en milieu clos. Elle sentait le lit, ses paupières étaient gonflées par les pleurs de la nuit, son nez trop mouché ressemblait à un bout de knaki, ses cheveux entremêlés lui tombaient devant les oreilles comme une pendaison de spaghetti trop cuits, elle s'est gratté les fesses en balbutiant une question sur ma présence à cette heure : je l'ai trouvée magnifique. Carénée pour l'amour et la passion. Je l'ai poussé à l'intérieur en posant ma main entre ses seins. Elle n'a pas protesté. Je lui ai dit que je ne pourrais pas attendre d'atteindre son lit et puis que les angelots me foutaient mal à l'aise. Par

terre, il y avait des boulettes de papiers, des pages à moitié écrites, froissées, déchirées, un tapis de ratages, une cascade de brouillons et dans un coin, sa petite machine à écrire, rouge, avait laissé son empreinte en creux dans le plâtre du mur et gisait, démantibulée, à même le sol, quelques dents typographiques sortant de son ventre. J'ai allongé Jeanne au milieu de son champ de ruine et je l'ai prise, comme une vérification. Elle me caressait le visage en pleurant, en m'appelant, de temps à autre, elle redressait la tête pour regarder comment je faisais et puis ça a été fini. Je suis reparti. Un nouveau taxi, vers la rue Junot. Je suis rentré, je me suis évanoui une heure dans un bain de lave, j'ai commandé cinquante trois roses et j'ai traversé la rue. Elle était là, comme aujourd'hui, assise derrière son comptoir comme sur un écran, y avait personne, c'était un dimanche, à l'heure des vêpres, peut-être Mir qui faisait la vaisselle pour régler son ardoise du mois mais je ne l'ai pas vu. J'ai vu qu'elle. Je suis allé vers elle. Elle m'a sourit. Plus tard, elle m'a dit que c'était les roses qui l'avaient fait marrer : j'en avais pris des jaunes, couleurs de l'infidélité. Je savais pour le nombre impair de rigueur mais les codes de couleurs, j'y pensais même pas. Je lui ai dit que j'avais vu la vérité dans son palais et que la vérité c'était elle.

Le silence de tout à l'heure s'est tellement amplifié qu'on pourrait croire que l'image est en pause. Les gniards sont absolument sidérés. Un peu rougis jusque là par les doses de planteur, les voilà qui blêmissent à vue d'œil. Derrière son comptoir, Mâme Brigitte a 24 ans, des fleurs dans les cheveux et un sourire d'idole. Même Mir s'est immobilisé à trois mètres de la porte des tinettes. C'est Loanna, 12 ans, qui brise le silence d'un cri d'orfraie :

— Sans déconner!!! Vous, Olivero Garlasseri, avec Mâme Brigitte?!!! Ben merde alors! Et pourquoi vous nous avez rien dit, depuis toutes ces années?

— Et vous êtes mariés?

demande, tout excité, Stevie, 12 ans aussi, avant que l'avalanche des questions du reste de la bande ne déboule.

Épilogue

Les cerisiers du Japon de la place Jules Joffrin sont en fleur depuis à peine une semaine lorsque Brigitte et Olivero Garlasseri sortent de la mairie du 18^e arrondissement de Paris, elle, un bouquet rond d'églantines sauvages dans ses mains gantées au crochet par Mme Bombard, la mercière de la rue Ramey, lui, un certificat de mariage dûment paraphé par Madame, lui-même et M. le Premier Adjoint au Maire dans les siennes nues. Quelques amis jettent les dosettes de riz préalablement et parcimonieusement distribuées par les membres du Syndicat des Commerçants de Quartier, puis le groupe, une petite vingtaine d'invités, se dirige en gloussant, les femmes en robe, les hommes en

cravate, par la rue du Mont Genis, vers Caulaincourt et le Bar à Brigitte où la noce doit durer jusqu'aux matines.

Deux années plus tard, les premiers flocons de l'hiver n'ont pas touché les pavés de la place de la Bourse de Bordeaux, qu'au 34^e Salon du Livre, un esclandre éclate, opposant un jeune étudiant de l'Université Michel de Montaigne à Jeanne Genséric, présente sous le Barnum des quais pour venir dédicacer son troisième roman *L'Ombre des joies* qu'édite toujours le même éditeur blanc.

Le garçon, Cyril Lanoë, commence par ouvrir le précédent roman de Jeanne — *Comment je vis, seule contre tous* — à la page 24 et, devant un parterre de fans étonnés, il récite haut et fort chacun des mots, chacune des phrases, chacun des paragraphes du feuillet. Puis, comme Jeanne lui notifie son émoi face à une telle fidélité, M. Lanoë lui répond que ça n'était pas trop compliqué à retenir : il a lui-même écrit ces lignes cinq ans auparavant. Comme souvent, dans ce genre de cas, l'endroit se remplit rapidement de badauds incrédules, mais badant tout de même. Le ton monte aussitôt et le mot regrettable est lâché : plagiaire!

Quelques années plus tard, dans une tentative carcérale d'introspection autobiographique, Jeanne Genséric reconnaîtra le vide qui s'était ouvert en elle, un jour qu'Olivero avait tourné les talons, la laissant là, cuisses ouvertes, béante, éperdue et *seule contre tous*.

Six mois plus tôt, alors que Pols ne vend plus que quelques ronds de serviettes en aluminium à un triste auvergnat qui s'ennuie, l'antiquaire en perdition fait la connaissance d'un couple qui s'engueule à l'entrée de sa boutique. S'approchant pour écouter et combler d'un nouvel épisode ses journées de rien, il comprend que la femme — plus jeune — fatigue l'homme — plus âgé, mais nanti — et qu'aujourd'hui, il a décidé que leur *affaire* se finissait là, maintenant, jour de leurs noces de cristal, sur ce bout de trottoir, en plein Paris. Il est américain, elle est pontoisienne. Elle s'appelle Aline. Il s'appelle John. Il l'appelle Alison. Il voit Pols. Il hèle Pols.

— Hey! You derrière la window! Yes, you! Je vous give my wife et ma fucking guest house aux Bahamas contre votre dirty shop!

Pols sort sur le pas de son antre, resserre la ceinture de son kimono, toise la demoiselle, l'Américain, son magasin, puis tend la main en affaissant les bords de sa bouche comme il a vu qu'on faisait dans les films de Martin Scorsese.

— Give me five!

Les hommes se tapent dans la main, les femmes perdent la partie. La vie de tous les jours reprend son cours, comme si l'éclipse n'avait pas eu lieu, comme si le choix avait une fois été donné de renverser les valeurs.

Plus loin Jeanne trompera l'ennui en essayant de tromper le monde.

Ailleurs, Olivero préférera l'amour de la bouteille à celui de sa douce tôle.

Mais rien n'aura changé autour d'eux. Des vivants puis des morts. Des gens qui pleurent et puis qui rient. Des avants et des après dans des histoires d'amours qui voudraient être d'uniques exemplaires.

Qui a dit que la vie devait être autrement ?

FIN